Les populations civiles au cœur des conflits

Recueil de textes des lycéennes et lycéens de Normandie avec les auteurs

CHRISTOPHE BOLTANSKI - SYLVAIN DIAMAND - NATHANAËL FRÉROT

STÉPHANE NAPPEZ - JEAN-PIERRE PERRIN

Dispositif d'écriture mené par le Labo des histoires en partenariat avec la Région Normandie
et le Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre.
Avec le soutien des autorités académiques de Normandie et de la Direction régionale
de l'alimentation, de l'agriculture et de la forêt de Normandie.

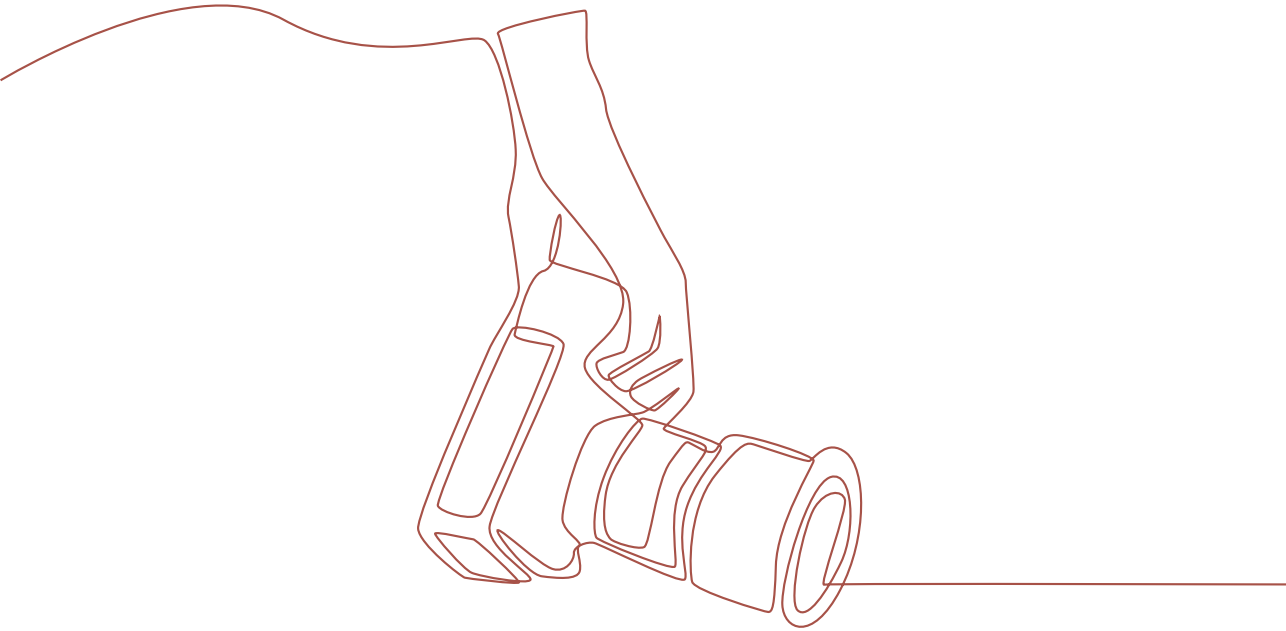
RÉGION NORMANDIE

ACADÉMIE DE NORMANDIE
Liberté
Égalité
Fraternité

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté
Égalité
Fraternité

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE

NORMANDIE
labo des histoires
l'écriture en liberté



Les populations civiles au cœur des conflits

Recueil de textes des lycéennes et lycéens de Normandie avec les auteurs
CHRISTOPHE BOLTANSKI - SYLVAIN DIAMAND - NATHANAËL FRÉROT
STÉPHANE NAPPEZ - JEAN-PIERRE PERRIN

Les populations civiles représentent aujourd'hui plus de 90 % des victimes de conflits dans le monde (source : ONU, 2019). « Les civils, premières victimes des guerres ? », c'est la thématique retenue pour cette édition 2022/2023 d'Encrage[s], portée par la Région Normandie, l'académie de Normandie, la DRAAF et le Labo des histoires, en lien avec le Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre.

À partir d'une sélection de reportages photos issus des lauréats du Prix Bayeux, plus de cent élèves scolarisés dans des établissements normands ont exprimé leurs réactions et leurs aspirations, joignant leur voix à celles des victimes pour appeler à la prise de conscience autant que pour diffuser un message de liberté.

Le dispositif Encrage[s] a été initié par la Région Normandie et le Labo des histoires en 2019. Il défend le droit, le devoir et la capacité de chaque jeune à poser des mots sur des sujets de société, aussi complexes et violents soient-ils. L'écriture créative devient alors un outil pour développer et structurer sa pensée, nourrir sa perception et partager des émotions. Quelle que soit leur forme, les productions rassemblées ici sont les traces d'une participation citoyenne, active et pacifique.

Pour écrire les textes présentés dans ce recueil, les auteurs en herbe ont été accompagnés durant plusieurs semaines par les journalistes, correspondants de guerre et écrivains Christophe Boltanski, Sylvain Diamand, Nathanaël Frérot, Stéphane Nappez et Jean-Pierre Perrin.

Remercions chaleureusement les jeunes, les enseignants et les auteurs, tous engagés dans cette démarche porteuse d'espoir, pour la qualité et l'imagination mise en œuvre dans ces productions littéraires que nous vous invitons à découvrir.

Hervé MORIN Président de la Région Normandie
Christine GAVINI Rectrice de l'académie Normandie
Caroline GUILLAUME, Directrice régionale de la DRAAF Normandie
Patrick GOMONT Maire de Bayeux
Laurent KEISER Président du Labo des histoires

SOMMAIRE

page 10
Lycée professionnel Clément Ader
BERNAY (27)

page 30
Lycée général et technique Delamare-Debouteville
FORGES-LES-EAUX (76)

page 64
Maison familiale rurale d'Urville-Nacqueville
LA HAGUE (50)

page 94
Lycée général et technique Auguste-Chevalier
DOMFRONT EN POIRAIE (61)

page 124
Lycée polyvalent Guillaume le Conquérant
Site Guibray
FALAISE (14)

Lycée professionnel

Clément Ader

BERNAY (27)

©DR

Classe de Deuxième année CAP EPC - Équipier polyvalent de commerce

LES ÉLÈVES

Laura BACHELIER
Apoline BETTENCOURT
Célia CHOLOT
Léa CLÉMENT
Charles-Henri CUENIN
Justine DELSIDINI
Laurette DURET
Liséa DUTHOIT
Cyril FOURQUET
Ophélie FRESNEL
Alexis HONORE
Camille LEGAY
Alvin MAREST
Kelly MÉLÉANI
Laureen MOCQUEREAU
Kenny MOUQUET
Savana PETIT
Mathis PIOT
Océane WILLAERT

L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE

Sophie CLOUARD
Professeure d'Économie-Gestion

Catherine FAVERJON
Professeure de Lettres-Histoire

Damien JOBARD-SIEJAK
Assistant pédagogique

Marie-Pierre GUILLET
AESH

Anne DESCAMPS
Proviseure

Emmanuel RIBOT
Proviseur adjoint

CHRISTOPHE BOLTANSKI

©DR

Né en 1962, Christophe Boltanski est écrivain et journaliste.

Il a publié aux éditions Stock trois romans : *Les vies de Jacob* (prix de la Place ronde 2022), *Le guetteur* en 2018 et *La Cache*, récompensé par le prix Femina ainsi que par le prix des prix littéraires en 2015.

Il a également exercé comme reporter au quotidien Libération, au Nouvel Observateur et, enfin, à la revue XXI comme rédacteur en chef.

En 2011, il a obtenu le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre pour son reportage « Les mineurs de l'enfer » en République démocratique du Congo.

Si nous devions tout quitter à la suite d'une guerre ou d'un cataclysme, quel objet emporterions-nous ?

C'est par cette question, en apparence toute simple, que notre atelier a débuté.

Sur les photos de Yannis Behrakis, les réfugiés n'ont rien ou presque. Mais, au fond d'une poche, cousus à l'intérieur de leur pantalon ou en sautoir autour du cou, ils conservent sans doute une clé de leur maison, un pendentif, un numéro de téléphone ou le portrait d'un proche, voire un peu de terre de leur pays. Enfouie dans leurs vêtements, une petite chose les relie au monde qu'ils laissent derrière eux.

Au lycée Clément Ader, certains ont choisi une photo, d'autres un vieux bracelet, un chapelet, un roman ou un doudou. Derrière chacun de ces objets, il y a des êtres chers, des lieux familiers, des souvenirs personnels. En se prêtant à cet exercice, les élèves ont accepté de plonger en eux-mêmes et de dévoiler un pan de leur histoire, mais aussi de se mettre à la place d'un autre. De s'imaginer à leur tour loin de chez eux, errant sur les chemins de l'exil.

Dans les textes qui suivent, ils ne se contentent pas de décrire ce qu'ils voient : le naufragé jeté sur le rivage qui saisit une main anonyme, la fillette seule en pleurs au milieu de la route, ou ces hommes suppliant les gardes-frontières de les laisser passer. Ils font beaucoup plus que cela. Ils s'efforcent de les comprendre. Ils ressentent leurs souffrances, partagent leurs joies. Ils sont avec eux.

En se glissant dans la peau de ces migrants, ils font œuvre d'écrivain. Ils racontent leurs expériences en usant de différents modes d'écriture – épistolaire, narration à la première personne, récit, dialogue – en alternant les points de vue.

Ils démontrent, aussi et peut-être surtout, une qualité humaine essentielle, cette capacité de s'identifier à autrui que l'on appelle l'empathie. Car nous pourrions tous, un jour, connaître le sort de ces gens partis à la recherche d'un avenir meilleur.

Christophe BOLTANSKI

© DR

Île de Lesbos, Grèce - 17 septembre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

Le Calvaire de Karim

Karim, 22 ans. Il est maigre, cheveux noirs avec une barbe rase. Karim fuit la guerre. C'est un jeune Syrien célibataire et sans attaches. Son but est de rejoindre sa famille en Europe. Karim vient de très loin.

Un soir à peu près vers minuit, il part d'une petite ville de la côte turque pour trouver une personne pouvant l'aider à traverser la mer. Après plusieurs heures de marche au bord de la plage, il rencontre un passeur qui lui propose de monter sur un bateau pour rejoindre l'île de Lesbos. Ils discutent ensemble du prix de la traversée. Le passeur dit à Karim qu'il doit lui verser 2000 €. Karim lui répond que s'il lui donne une telle somme, il n'aura plus un sou une fois arrivé en Grèce.
Le passeur lui dit que s'il veut traverser la mer, il doit le payer ou sinon, tant pis, qu'il aille voir ailleurs. Après avoir longuement réfléchi, Karim lui donne l'argent car il veut retrouver sa famille.
Le passeur lui fixe rendez-vous le lendemain soir au même endroit.

Une fois au point du rendez-vous, Karim s'aperçoit qu'il n'est pas seul. Il y a une cinquantaine de personnes massées sur un bateau prévu pour 20 personnes au maximum.
Karim hésite à monter à bord. Il redoute un naufrage en voyant tous ces gens entassés dans l'embarcation.
Sera-t-il toujours en vie le lendemain matin ? Comment traverser dans de telles conditions les dix kilomètres qui séparent la côte turque de l'île de Lesbos ?

Après un voyage de plusieurs heures, Karim et les passagers se retrouvent en pleine mer Égée. Tout à coup, la mer s'agite et l'homme qui tenait la barre perd le contrôle du bateau. Tout le monde se lève, pris de panique. Certains sautent à l'eau. Les vagues sont de plus en plus fortes. Le bateau se retourne et tout le monde se retrouve à l'eau.

Karim décide de nager jusqu'au rivage, bien qu'il soit épuisé et que la côte soit encore loin. Il est saisi par le froid et avance avec difficulté. Son calvaire dure une heure.

C'est déjà l'aube.
Sur le rivage, un homme marche avec son chien. Il s'appelle Elias. Il a 20 ans et chaque jour il a l'habitude de promener son chien sur la plage avant de partir au travail. Soudain il voit quelque chose au loin. Il se demande ce que cela peut être et plus il se rapproche du rivage, plus il se rend compte qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme qui essaie de gagner la côte à la nage.

Avec précipitation, Elias vient aider Karim. Il lui tend sa main pour le sortir de l'eau. Il enlève son manteau pour le couvrir et le réchauffer. Il emmène Karim chez lui pour lui porter secours et aussi entendre son histoire.

Karim est sain et sauf.

Kelly et Camille

L'histoire de Yanis

Il était une fois un jeune homme qui se prénommait Yanis, il vivait en Syrie.

Il avait fui son pays à cause de la guerre. Il était depuis des mois bloqué en Turquie et voulait rejoindre l'Europe. Mais il y avait la mer à franchir.

Un passeur lui avait donné rendez-vous sur la plage à minuit. Yanis n'était pas seul, ils étaient une cinquantaine à embarquer sur le bateau. Un canot pneumatique, avec un petit moteur. Après trente minutes de traversée depuis la côte turque, le moteur avait eu un problème. Il s'était arrêté au milieu de la mer Égée. Les passagers avaient essayé de le faire redémarrer, malheureusement, cela n'avait pas marché et le bateau avait commencé à dériver avec le courant. Les gens paniquaient.

Yanis voyait le moment où le bateau allait chavirer et il avait décidé de sauter de l'embarcation et de finir la traversée à la nage. Pendant qu'il nageait, Yanis avait vu au loin une terre.
Une fois au rivage, il avait découvert qu'il était arrivé sur l'île de Lesbos. Il était à bout de forces et, par hasard, un monsieur le trouva allongé sur la plage et décida de l'aider en lui tendant sa main.

Yanis avait demandé au monsieur qui l'avait secouru s'il avait un autre bateau assez grand et s'il pouvait le lui prêter pour qu'il puisse aller secourir le reste des personnes qui étaient restées sur l'embarcation au milieu de la mer Égée.

L'homme lui dit : « je veux bien vous le prêter mais je viens avec vous ».
Yanis lui répondit : « D'accord mais il faut faire vite, car ils sont seuls et sans nourriture ».
Le monsieur demanda à Yanis combien de personnes étaient sur le bateau, Yanis lui répondit qu'ils étaient une cinquantaine.
L'homme dit : « Sur le chemin, on s'arrêtera pour acheter du pain, comme ça on leur donnera au moins un petit quelque chose à manger le temps de pouvoir retourner sur l'île ».
Yanis avait demandé au monsieur pourquoi il faisait tout ça, le monsieur lui avait répondu qu'il n'aimait pas voir des gens risquer leur vie en mer et mourir de faim.

Alors Yanis remercia le monsieur puis ils partirent secourir les personnes en détresse sur le bateau.

Une fois de retour sur l'île, les réfugiés remercièrent leur sauveur puis partirent chacun de leur côté pour tenter de commencer une nouvelle vie.

Cyril

Le promeneur de Lesbos

Un jour, au soleil couchant, je me promenais tranquillement sur la côte tout en admirant l'horizon. L'eau glacée sur mes pieds me donnait extrêmement froid.
Je marchais longtemps sur la plage jusqu'à trouver un galet qui m'avait l'air parfait pour faire des ricochets.
Je m'élançai d'un air vif pour lancer ce galet quand, tout à coup, j'aperçus une silhouette très petite. Je pensais que c'était un animal ou un déchet.
Au fur et à mesure que cette silhouette s'approchait de moi, je me rendis compte que c'était un homme. Au bout de quelques minutes, j'entendis cet homme pousser des cris d'épuisement. À ce moment-là, je me rendis à l'endroit où il avait échoué.
C'était un grand homme, assez jeune, amaigri, qui avait l'air fatigué et apeuré. Ses rares vêtements étaient trempés.
Je m'empressai d'aller aider cet homme. Je retirai mon sac pour aller le relever et voulus savoir ce qu'il lui était arrivé mais l'homme ne parlait pas ma langue. Il connaissait seulement quelques phrases en anglais.

Cet homme s'appelait Fazal, il avait 25 ans et il m'expliqua alors qu'il avait extrêmement faim et soif. Je sortis une bouteille d'eau et des biscuits de mon sac.
Quelque temps après qu'il ait fini de manger, je lui demandai combien de kilomètres il avait traversés, il m'informa qu'il avait nagé dix kilomètres. Il ajouta qu'il était parti des semaines plus tôt de son village, pour fuir la guerre.

Je décidai de l'emmener vers un hôtel et de payer son hébergement pour une semaine, afin de lui permettre de se reposer et se détendre après tout ce qu'il avait subi.

Trois mois plus tard, je me promenais au même endroit où j'avais trouvé Fazal et, quelques minutes plus tard, je l'aperçus. Il marchait vers moi pour me rejoindre.

On parla quelques heures et je découvris qu'il avait une situation financière stable et qu'il avait trouvé un appartement et qu'il se plaisait bien dans sa nouvelle vie, malgré l'absence de sa famille et de ses amis.

Pour fêter tout cela, je décidai de l'inviter au restaurant pour qu'il me raconte tout en détails.

Liséa

Un naufragé sur l'île de Lesbos

Un homme de 43 ans part à la mer avec son épouse et ses enfants. Il les emmène sur la plus belle plage de l'île de Lesbos. Il s'appelle Dimitri. C'est une force de la nature et il a le cœur sur la main.
Dimitri et son épouse s'installent dans un coin désert, le long du rivage, pour être tranquilles.

Quelques heures plus tard, ils entendent les enfants qui les appellent. Le père enlève ses lunettes et aperçoit un jeune homme agrippé aux rochers pour ne pas être emporté par les vagues.
Dimitri s'avance vers ses enfants et s'approche de l'inconnu qui doit avoir vingt ou trente ans et semble inconscient. Il se penche sur lui avec inquiétude et lui demande : « Vous allez bien ? Vous pouvez respirer ? Est-ce que vous pouvez parler ? ».
Soudain, le jeune inconnu commence à tousser et lève la tête vers le père de famille qui lui donne alors la main.

« Les enfants, prenez une couverture et quelque chose à manger, demandez à maman de vous aider et des médicaments tout de suite ! », ordonna-t-il.
Pendant ce temps-là, le jeune naufragé a un peu de difficultés pour se relever mais saisit la main qui lui est tendue. Dimitri le tient également par l'épaule et le ramène vers la plage.
Les enfants arrivent vers eux avec des vivres et tout ce qu'il faut pour soigner le jeune naufragé. Ils l'installent sous le parasol et l'entourent d'une couverture chaude pour le réchauffer, tout en lui donnant des sandwichs et un potage au potimarron.
Pendant que l'homme mange tranquillement, le père regarde ses blessures et constate qu'il a quelques bleus et une petite coupure sur les cuisses. Il lui met un bandage et le désinfecte.

Quelques heures après, le soleil commence à briller de mille feux et le sable devient bouillant, le vent souffle fort, c'est agréable. Les enfants jouent sur la plage.
Dimitri demande alors à l'inconnu qui il est, comment il est arrivé sur la plage et, surtout, d'où il vient.
Il s'appelle Yanis. Il est Syrien. Il dit qu'il a payé un passeur pour aller sur cette île de Lesbos. Ils étaient cinquante personnes sur un bateau et ils sont partis vers minuit pour une traversée qui ne devait pas prendre plus d'une heure trente, mais leur embarcation a coulé et tout le monde a été pris de panique. Il n'a eu la vie sauve que grâce à son gilet de sauvetage.

Dimitri, choqué d'entendre ce récit, remarque que Yanis a des blessures sur les bras et les jambes.
« Tu as de quoi acheter à manger et un lieu où dormir ? »
« Non, répondit Yanis, j'ai donné au passeur tout l'argent que j'avais. »
« Combien ? » demanda-t-il avec curiosité.
« Près de 2 000 euros ».

Dimitri tend quelques billets à l'inconnu, ému par son geste.
Un homme est sauvé, une belle amitié est née.

Laura

Lettre d'un naufragé à ses parents

M. et Mme Bazoudi
84 Rue des Montigeolles
Damas, Syrie

19/10/2015

Chers parents, si vous saviez combien c'était dur…

Le bon vieux temps me manque. Le temps où il n'y avait pas la guerre, le temps où on profitait de la paix. Pourquoi Dieu a créé des machines à tuer ? Vous rappelez-vous le dernier livre que vous m'avez lu ? Souvenez-vous ! Il racontait l'histoire d'un naufragé qui découvrait une île lointaine. Un peu comme moi quand je suis arrivé sur l'île de Lesbos.
À croire que le destin me condamnait à ce sort. Car moi aussi j'ai subi un naufrage.
Notre bateau nous a lâchés au bout d'une heure. Le moteur s'est arrêté et la panique s'est vite installée. La mer était agitée. Des gens ont commencé à se lever et ont déséquilibré l'embarcation. On a tous dû terminer à la nage.

Maman, Papa, si vous saviez toutes les horreurs que j'ai vécues, j'ai vu des enfants mourir noyés, j'ai vu d'autres bateaux clandestins couler…

Pour ma part, j'ai commencé à manquer de forces. Il faisait froid. J'étais désorienté. J'avais des hallucinations. J'ai commencé à voir une lumière accompagnée de petites personnes volantes. J'ai cru mourir. Je me suis dit que ça n'aurait pas pu être pire. J'ai donc décidé d'accepter mon sort et de fermer les yeux.
Mais grâce à mon gilet de sauvetage, j'ai flotté et je me suis laissé porter par le courant jusqu'au rivage de la Grèce et j'ai vu, à mon réveil, cette main chaleureuse tendue vers moi.

J'ai cru rêver : existe-t-il de bonnes personnes sur terre ?

Ce monsieur m'a emmené chez lui et m'a logé, nourri, donné de quoi vous écrire…
Je vous aime de plus en plus.

Vous me manquez et j'aimerais vous avoir dans mes bras pour vous lire *Les Aventures De Robinson Crusoé*.

Votre fils,
Fazal

Mr Mourous
57 rue des Fertus
Lesbos, Grèce

Mathis

© DR

Idomeni, à la frontière de la Macédoine et de la Grèce - 10 septembre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

La petite fille qui cherchait ses parents

Nous nous étions arrêtées sur le bord de la route, épuisées par notre longue marche. Cela faisait bientôt une semaine que nous avancions vers la frontière.
Je m'étais endormie en te tenant la main, ma maman chérie, mais quand je me suis réveillée, tu n'étais plus là. Je t'ai appelée, en criant très fort, je t'ai cherchée partout. J'ai même demandé de l'aide au chauffeur d'un camion, il m'a conduite sur cette route, qui est empruntée par de nombreuses personnes comme nous.
Je vois derrière moi une dame, mais ce n'est pas toi. Elle porte la même cape orange que l'on nous a donnée il y a quelques jours. C'était un monsieur étranger qui distribuait aussi des bouteilles d'eau.
Cela fait maintenant trois heures que je te cherche. Où es-tu ? Pourquoi es-tu partie ? Je me sens si seule. Il pleut et j'ai froid. Tu me manques tellement. Et papa, aussi. Il a disparu quand on est tombé du bateau. Tu m'as prise dans tes bras. Mais Papa, lui, a plongé. Je ne sais pas où il est.
Il y a un village à côté d'ici, qui s'appelle Idoménie. Tout autour, j'aperçois des barbelés et des policiers qui empêchent les gens de passer.
J'ai tellement peur.

Épilogue

Huit ans après ce drame, me voilà âgée de 13 ans et je ne vous ai toujours pas retrouvés. J'espère que là où vous êtes, vous êtes heureux. Aujourd'hui, j'ai été adoptée par une famille. Je vis en Allemagne. J'ai même un petit copain, il vient de Syrie comme moi, il s'appelle Issam. Lui aussi a fui la guerre et traversé l'Europe.

Laurette et Océane

Le dilemme du camionneur

Je suis camionneur, de nationalité macédonienne. Je transporte de la tôle pour le bâtiment entre la Grèce et l'Autriche.

Lors de mon dernier trajet, j'ai été témoin d'une scène tragique. J'étais parti très tôt le matin d'Autriche. Je retournais à Athènes à vide. Il faisait, ce jour-là, un très mauvais temps. Il pleuvait des cordes. J'étais fatigué et je devais aller vite pour rejoindre mon point de départ.
Quand j'ai du retard, je suis sanctionné par mon patron. Il rogne sur ma paie qui n'est déjà pas très grosse.

Sur la route, j'ai vu comme des taches orange. En approchant, j'ai distingué des silhouettes humaines. C'étaient des migrants. J'en avais déjà vu avant, à Athènes. Ils arrivent de Syrie ou d'Afghanistan. Ils fuient la guerre. Ils me font pitié. Ils n'ont rien à part les vêtements qu'ils portent sur eux et cette cape orange qui leur a été distribuée à leur arrivée par des associations humanitaires. Et là, au milieu de cette longue file, je vois une petite fille au milieu de la chaussée en train de pleurer. Je me suis arrêté quelques secondes. Mais je ne parle pas sa langue. Elle criait « Oumi », j'ai compris qu'il s'agissait de sa maman.

Je ne pouvais pas rester avec elle, car j'étais déjà en retard.
J'espère qu'elle va retrouver ses parents ou un membre de sa famille. Je me sens un peu coupable de la laisser seule sur la route.

Alexis

La dure vérité

Bonjour. Je m'appelle Leila et je vais vous raconter mon histoire.

Tout a commencé quand j'étais petite et que j'ai dû quitter mon pays pour me mettre en sécurité avec mes parents. Je me souviens de la peur de mon père et du courage de ma mère. On a fait beaucoup de route. On a abandonné notre voiture pour monter sur un bateau. La traversée a duré plusieurs heures. Il y avait beaucoup de gens avec nous qui pleuraient et criaient. Mes parents et moi, nous nous sommes serrés au fond du canot pendant tout le trajet. Je me suis endormie dans les bras de mon père. Le voyage s'est bien passé. Le bateau a tenu bon sur une mer calme.

Nous sommes arrivés sur la terre ferme en fin de journée et, d'un coup, les policiers sont arrivés à leur tour et ont poussé tout le monde. Après ça j'ai perdu mes parents. Depuis ce jour, je les cherche partout et je suis seule.
Puis j'ai suivi les personnes qui marchaient devant moi sur la route. Il pleuvait beaucoup. Je pleurais et j'avais peur. Une famille macédonienne est venue à mon aide. Ils ont essayé de communiquer avec moi, mais nous ne parlions pas la même langue.

Malgré ça et depuis lors, je suis restée avec eux, nous sommes allés à la frontière de la Macédoine. Ils m'ont cachée parmi leurs enfants, comme si j'étais l'une des leurs, car ils savaient que les policiers ne me laisseraient pas passer. La famille m'a aidée à entrer dans le pays, on a réussi à voyager jusqu'à la capitale qui s'appelle Skopje, là où ils avaient une maison.

Ils ont fait beaucoup de choses pour moi. Je les remercie beaucoup. Ils ont même pris la décision de me prendre chez eux.

J'ai du mal à me rappeler du passé. J'étais si petite. Je suis des cours à domicile. Les autres enfants m'aident. Car je dois rester cachée. C'est devenu comme un jeu pour moi.
J'ai appris que mes parents étaient décédés, j'ai été très triste, c'est comme si on m'avait retiré un bout de moi-même, comme si on m'avait tuée…

Maintenant je suis heureuse, j'ai 14 ans, je vis à Skopje en Macédoine, je suis toujours avec cette famille qui m'a recueillie.
Maintenant je fais partie de leur famille, mais je dois encore rester cachée pour ne pas me faire attraper par la police.

Savana

La petite fille

Je suis un photographe professionnel grec. Cela fait déjà une semaine que je photographie les réfugiés qui avancent lentement vers la frontière de la Macédoine. J'ai été témoin de scènes terribles, j'ai vu des gens se noyer durant leur traversée de la mer Égée. J'ai suivi des familles entières marchant le long de la route sur des dizaines de kilomètres.

Un jour, il tombait une pluie diluvienne et glaciale, j'étais posté sur le bas-côté de la nationale lorsque j'ai aperçu une petite fille vêtue d'une cape en plastique orange. Elle était seule. Elle avait perdu ses parents et elle pleurait. Des voitures et des camions circulaient sur l'autre voie sans s'arrêter.

Elle criait en arabe : « أبي ، أمي ، أين أنت *(Papa, Maman, où êtes-vous ?)* »

Je parle un peu cette langue. Je me suis approché d'elle. Je lui ai demandé son nom. Elle s'appelait Nour. Elle avait quatre ans et venait de Syrie. Je lui ai demandé de me raconter ce qui lui était arrivé mais je ne suis pas sûr d'avoir tout compris. Elle m'a dit que ses parents étaient allés chercher à manger et qu'ils lui avaient demandé de l'attendre. Mais elle a eu peur et elle a couru droit devant elle. Je ne sais pas quoi faire.

Est-ce que je continue mon reportage ou est-ce que je lui apporte mon aide ? J'ai décidé de la prendre en photo pour que les gens sachent ce qui se passe ici, puis de l'emmener jusqu'au siège d'une association humanitaire. Là, ils m'ont promis de tout faire pour retrouver ses parents.

J'ai décidé de rester encore un peu avec elle pour la rassurer.
En ma présence, Nour s'arrête enfin de pleurer et s'endort.

Léa et Charles-Henri

La lettre d'un au revoir

Coucou Papa,
Coucou Maman,

Cela fait longtemps que je vous cherche. Je me souviens d'une route où les passants nous insultaient et nous jetaient des pierres car nous sommes des migrants et donc les gens ne nous aiment pas.

Ils nous disaient : « retournez dans votre pays ! »

Mais un jour, un camionneur s'est arrêté et m'a dit : « Bonjour, je m'appelle Elias. Où sont tes parents ? Veux-tu de l'aide ? »

Je lui ai raconté mon histoire et il m'a amenée à la police. Les enquêteurs m'ont demandé mon nom et ma nationalité. J'ai dit que je m'appelais Nadia et que je venais d'un village en Syrie. Je leur ai dit que j'avais fui la guerre avec mes parents et que je les avais perdus après notre arrivée en Grèce. Ils m'ont prélevé un peu de sang et ont lancé des recherches.
En attendant, ils m'ont placée dans un foyer.
Le lendemain, je me suis retrouvée avec d'autres enfants en classe, mais je ne comprenais rien car je ne parle pas le grec.
Et puis un jour, le responsable du foyer m'a annoncé que l'on avait retrouvé mes parents.

Vous êtes donc parvenus jusqu'en France, le pays du pain. Vous habitez Paris, m'a-t-on dit, la capitale de l'amour.

J'ai hâte de vous retrouver, vous me manquez terriblement.

Votre petite fille Nadia.

Alvin

© DR

Idomeni, à la frontière de la Macédoine et de la Grèce - 10 septembre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

Dimanche 9 septembre 2015

Je suis un journaliste indépendant et ceci est mon journal. Je choisis les sujets que je considère importants. Je dois me rendre pour la première fois demain sur la frontière entre la Grèce et la Macédoine près du village grec d'Idomeni. Il s'agit d'une question très sensible, celle de l'immigration. J'ai appris par des confrères qu'il se passe des choses horribles là-bas. On parle de scènes de violence. La police affronte à coups de matraques et de boucliers des migrants afin de les empêcher de passer en Macédoine. Est-ce que tout cela est vrai ? Est-ce que c'est dangereux ? Je vais aller sur place pour tenter de répondre à toutes ces questions.

Lundi 10 septembre 2015

Jour J. Je me sens bizarre aujourd'hui. J'ai un mauvais pressentiment, comme une boule au ventre… Après cinq heures de route, me voilà sur les lieux. C'est une sale journée. Il pleut sans arrêt depuis le matin. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants campent dans la boue, au milieu de nulle part. Ils n'ont rien, pas même une tente pour dormir. Ils souffrent de la faim et de la fatigue. Ils ont les traits tirés et ils sont en colère. Car face à eux, des policiers casqués, armés de matraques et de boucliers, les empêchent de franchir la frontière. Cela fait des semaines qu'ils s'affrontent et essayent de passer.

J'ai essayé de communiquer avec les policiers mais ils n'ont rien voulu savoir, donc je suis parti voir le côté opposé, celui des migrants.
Je suis arrivé pour essayer de communiquer avec un groupe de trois personnes. Une seule personne parlait anglais.
Ils étaient encore sous le choc et s'imaginaient que j'allais les aider à franchir la frontière, mais je ne suis qu'un journaliste et ce n'est pas mon rôle…

Mardi 11 septembre 2015

Je suis revenu au même endroit qu'hier pour recueillir encore d'autres informations pour mon article.
J'ai recroisé les mêmes migrants qui s'étaient confiés à moi la veille. Ils m'ont dit qu'ils avaient marché pendant des heures et, avant cela, avaient affronté la mer. Ils ont souffert de la pluie, du froid et de nuits blanches à répétition, car comment dormir dans la boue, sans rien, sans même un matelas ou une couverture, par un temps glacial ? Les policiers leur interdisent le passage car ils ont perdu leurs papiers. Ce sont pourtant des réfugiés, qui fuient la guerre et méritent une vie meilleure.

Kenny et Apoline

Cul-de-sac, barbelés avec policiers

Dialogue entre des policiers macédoniens et des migrants à la frontière.

Premier policier
Reculez, vous ne pouvez pas passer.

Youssef
S'il vous plaît, je vous supplie à genoux de nous laisser passer. Cela fait bientôt un mois que nous marchons sans arrêt pour rejoindre notre famille en Europe. Nos femmes et nos enfants souffrent énormément de cette situation. Nous sommes déshydratés, nous avons faim…

Aref
(Apostrophe à son tour le premier policier)
Nous avons passé une nuit entière sur un bateau. Nous avons affronté une tempête et un froid glacial, sans gilet de sauvetage, après un problème de moteur, mais grâce à Dieu le bateau a dérivé jusqu'à la côte.

Deuxième policier
Prouvez-nous votre identité en nous présentant vos papiers.

Achille
Je vous prouve mon identité en vous donnant le peu de papiers qu'il me reste...

Deuxième policier
Ils sont valables au moins vos papiers ? Sinon on ne vous laissera pas passer.

Achille
Évidemment qu'ils sont valables ! Laissez-moi passer s'il vous plaît, je n'en peux plus, je souhaite rejoindre ma famille.

Troisième policier
Je viens de voir avec mon chef : nous ne pouvons pas vous laisser passer.

Achille
Mais ma famille est passée ! Je ne peux pas laisser ma femme et mes enfants vivre sans moi. Je dois ramener l'argent pour donner à manger à ma famille.

Troisième policier
Notre boulot est de faire respecter les lois !

Youssef
Nous sommes en guerre, aidez-nous ! Vous préférez respecter vos lois que de sauver des vies ?

Troisième policier
Non, stop, la discussion est close, repartez immédiatement !

Tandis que YOUSSEF et ACHILLE tentent de forcer le passage, le DEUXIÈME POLICIER les pousse.
Loin des policiers, AREF essaie de s'introduire par une trouée dans les barbelés, mais il finit par se faire repérer.

Premier policier
Jeune homme, vous vous mettez dans une mauvaise situation.

Youssef
(Prenant sa défense)
Vous n'avez pas honte de nous traiter de la sorte !

Achille
Vous êtes inhumains !

Les policiers commencent à s'énerver et à les pousser avec des boucliers en plexiglas.

Aref
Je souhaite juste la paix et la liberté, non la guerre !

Premier policier
Nous obéissons aux ordres que le préfet nous a donnés.

Youssef
Et nous alors ? On veut juste sauver notre vie.

Aref
On fait comment pour manger ? Pour dormir ? Pour se laver ?

Achille
On a besoin de vous ! Vous êtes notre seul espoir...

Le TROISIÈME POLICIER prend les trois jeunes hommes en pitié et décide de les accueillir chez lui.

Troisième policier
À trois, vous me suivez et nous partons d'ici.

Tous ensemble
3… 2… 1… GO !!

Ils partent tous en courant.

Troisième policier (OFF)
Je me suis retourné et j'ai vu tout le monde passer et courir de toutes leurs forces. Je me suis senti mal par rapport aux ordres que je n'avais pas respectés, mais heureux de voir tous ces gens courir enfin sortis de cette situation dont nous étions tous prisonniers.

Célia, Justine et Ophélie

Lycée général et technique

Delamare-Debouttеville

FORGES-LES-EAUX (76)

©DR

Classe de Terminale générale 1

LES ÉLÈVES

Yann ANGREVILLE
Laura BAILON
Alexane CHAMONT-GAGNEUX
Lina DJEMA
Claudia DOBRINCU
Marie DONNET
Lilou FOURNIAL
Alicia GAILLARD
Jonathan GUIGNARD
Mathis HEIMBURGER
Inès HORVILLE
Tessa JEN
Noémie LABIGNE
Floryne LEMAITRE
Maxandre LEMIEUX
Lisa LETELLIER
Lorine LOPES
Clémence MAUGER
Marie MOHORIC
Jean-Philippe MERRIENNE
Louis PACHETEAU
Louane PAUL
Pauline PREVET
Rayan ROGER
Agathe SANNIER
Ethel SEGALEN MARTIN
Gaia SERGEANT
Carla SIMEON
Lou TIMBERT
Emma VAVASSEUR
Lou ZAINOUTDINOV

L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE

Julie FORESTIER
Professeure de Lettres

Christophe GALHAUT
Professeur d'Histoire-Géographie

Peggy HOUARD
Professeure documentaliste

Antonio LAGE
Proviseur

Sylvain HAMEL
Proviseur adjoint

STÉPHANE NAPPEZ

©Loïc SERON

Stéphane Nappez a tour à tour exercé les professions de décuveur-presseur, animateur, agent de sécurité, prof de lettres, lexicographe, éditeur, journaliste, charpentier, en parallèle d'une pratique ininterrompue de l'écriture. Certains de ses textes ont été publiés, d'autres non. Il est depuis 2020 le responsable de l'association Baraques Walden qui, entre autres choses, accueille des résidences d'artistes-auteurs et autrices.
Il est né en 1971 et vit à Sotteville-lès-Rouen.

J'ai souvent travaillé avec des photographes lorsque j'étais journaliste. Je ne me suis jamais rendu sur des théâtres de guerre ou de catastrophes humanitaires et je ne prétends pas que le travail de photo-reporter dans des conditions si extrêmes soit semblable à celui que nous faisions alors, mes collègues photographes et moi. Mais j'ai pu observer comment travaillent ces femmes et ces hommes capables de débusquer le réel jusque dans ses plus intimes et fugaces interstices. Leurs images m'ont non seulement permis de mieux voir les choses mais, surtout, d'être saisi par des sentiments, des émotions, des détails cruciaux qui m'avaient échappé.

Les photographes savent déplier la réalité. Plus que des « révélateurs » (pour emprunter au lexique de la photo argentique), je les vois comme des explorateurs orphiques sans cesse tiraillés entre la vie (le sujet qui les obsède) et la mort (l'objet tel que Roland Barthes le définit en tant que « retour du mort »). Ils et elles sont la figure contemporaine, de mon point de vue, de ce qu'est l'artiste : celui ou celle qui nous fait prendre conscience des fines strates d'un « réel » que nous ne voyons souvent que d'un seul bloc sans grandes nuances.

J'ai parlé de Roland Barthes et de sa *Chambre claire* aux élèves du lycée de Forges-les-Eaux. Barthes nous a aidés à comprendre la place singulière qu'occupe la photo dans l'histoire de l'art. Il nous a également appris à regarder ces images, à en saisir les différentes composantes et implications. Armés de ces outils, les élèves ont exploré les photos (très dures) de Paula Bronstein. Ils et elles en ont ressorti des textes très touchants qui, à leur tour, ont remis du sensible (et donc du réel) dans cette réalité atroce que nous entendons d'une oreille distraite aux infos…

Stéphane NAPPEZ

Le temps du faucheur

Une image a besoin d'un cadre propice à son appréciation.
Le bruit exténuant de plusieurs voix. Trente élèves, trente voix, un vacarme. Elles se mêlent. Sans en écouter aucune, on les subit toutes. Pourtant, dans un autre cadre, cette image aurait été émouvante. J'aurais pu m'interroger sur leurs pieds submergés. J'aurais pu être touché par une famille effrayée. J'aurais pu. Mais je suis dans une salle de classe.

Le bruit.
Donnez-moi ce cadre propice, que je dise ce que je vois, non ce que j'entends.
Taisez-vous !
Le silence, merci…

Le noir efface les couleurs.

L'image fige sa Grande Heure.
Une heure douce de douleur
Fait se tarir les plus grands pleurs.

Une image qui donne l'heure.
Car l'avenir est leur malheur
Et leur passé est sans douceur.

L'aiguille cassée du pendule
Est comme le temps qui ondule

Une image qui sonne l'heure.
Et même le ciel noir les pleure
Son chagrin déborde leur cœur.

Une image qui donne l'heure.
L'heure des flots dévastateurs
Les emportera sans rancœur

Une image qui donne l'heure,
Une image qui sonne l'heure.

Jonathan

L'espace d'un flash

Une migraine. C'est ça qui me vient en tête. Des enfants courageux. Ils se battent pour leur vie, et moi, je ne pense qu'à ma migraine.
Ça se voit que je ne suis pas d'ici, pas vrai ?

Les hommes, les femmes, les enfants de ces camps ignorent s'ils verront la lumière du jour demain matin, et moi, en bonne Européenne, je m'inquiète de ma migraine. En même temps, j'ai jamais été habituée à m'inquiéter du sort des autres. Je la connais pas, cette fille, je l'ai jamais vue. Pourtant, en regardant ses yeux brillants, tournés vers moi, je sais pas… J'ai eu l'impression de retrouver quelqu'un.

Toute ma vie, on m'a caché la peine, la misère, la souffrance. On me parle de protection, de démocratie et de guerres d'un autre siècle mais jamais de souffrance. Je ne connais pas ces enfants. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'avaient ni visage, ni nom.

Mais là… Là, au milieu du désert, plus je m'avance vers eux, plus je me noie dans l'inconnu. Pas à pas, leurs visages se dessinent, leurs larmes prennent vie et ils deviennent réels. Ils me voient, mais il n'y a qu'elle qui me regarde. Des larmes perlent sur ses joues, et pourtant ses yeux ne rougissent pas.

Je sors mon appareil photo et, l'espace d'un flash, je capture son innocence, sa force et tout ce courage qu'elle incarne. L'espace d'un flash, ses larmes me parlent. Je cligne des yeux et elle est loin. Je ne vois plus que des sacs blancs qui se balancent de gauche à droite.

Maxandre

« Est-ce que tout le monde voit la même chose ? Est-ce que l'odeur de la poudre à canon empeste toutes les villes du monde ? Est-ce que le bruit de la détresse résonne en chacun ? Est-ce que le manque de nourriture est universel ? Est-ce que la sensation des cailloux tranchants sous ses pieds est banale ? Est-ce que ma vie est celle de tout le monde ? », m'a demandé cette petite fille que je rencontre dans les ruines de son village, dévasté par la guerre et la violence.

Cette réflexion m'a fait plonger en moi.

Je crois que non. Moi, je me réveille dans mon lit douillet face à ce grand soleil rayonnant. Lorsque je me lève, je sens l'odeur des croissants qui n'attendent que d'être dévorés en écoutant cette douce musique qui me met de bonne humeur et sur laquelle j'esquisse quelques pas de danse.

Je me rends compte de la chance inouïe que j'ai eue de naître dans cette vie. J'en prends conscience et cela me frappe de plein fouet, j'en culpabilise même. Je culpabilise de cette chance que j'ai et de ne pas en avoir conscience à chaque moment. Et le pire dans tout ça, c'est que j'ose me plaindre.

« Oh non, il pleut, c'est trop nul ! », « C'est le pire jour de ma vie, mon téléphone n'a plus de batterie ... », « Je suis tellement triste, ces chaussures ne sont plus disponibles dans ma pointure », « Je suis tellement malheureuse de ne pas avoir eu ce jouet que je voulais tant ».

En fait, j'ai passé ma vie à me plaindre pour des futilités alors que j'ai une si belle vie.

Agathe

Je vois… Pas envie de voir. D'identifier le visible, surtout l'invisible... ou plutôt le semi-visible : moitié caché, moitié forme distincte sous le tissu.

Elle pleure ? Pourquoi elle ne pleure pas ?

Elle devrait être affolée, se sentir dévastée. Moi, à sa place, je ne pourrais pas m'empêcher de piétiner, tout le monde m'entendrait crier, on sentirait le vent à chacun de mes mouvements, leur coupant la respiration. Mais elle, elle reste là, stoïque. Et puis il y a eux. Ils sont plantés là, à attendre. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Pourquoi ils ne bougent pas ? Ils doivent sûrement penser que s'ils fixent le reflet de leurs tourments assez longtemps, dans les yeux livides de leurs défunts enfants, ces derniers disparaîtront comme par magie.

D'ordinaire, j'ai foi, mais en cet instant, j'ai cessé.

Qu'est-ce que je raconte... Après tout, moi aussi je suis là, tout en ne l'étant pas vraiment. D'abord qu'est-ce que je fais là ? Comment je me suis retrouvée ici ? À ma place, peut-être qu'elle, elle l'aurait su. Je vois des larmes ? Non. Je les sens. Des larmes ? Mes larmes. Pleurer… Sentir les larmes déferler, se sentir accablée, sentir sa respiration se couper.

Tout est terrible à voir, dur à regarder et encore plus à accepter. Moi, à leur place… Je ne sais pas. En fait, je ne peux pas imaginer ce que je ferais, et encore moins me permettre de juger leur réaction. Malgré tout, ce fut ma première pensée, mon premier réflexe, moi qui n'avais jamais rien connu de tel.

Lilou

J'ai vu les gens se précipiter dans la foule, se bousculant les uns les autres. Certains ont l'air perdu, arrachés à leur famille à cause des vagues de la foule qui les empêchent tous et toutes d'avoir leur propre espace. Qu'importe où je pose les yeux, je vois des visages perdus, tristes, effondrés, et moi je suis là à regarder ce spectacle déchirant se dessiner sous mes yeux… J'ai beau continuer à essayer de penser à autre chose, ne penser qu'à moi-même quand je vois ce tableau. Mais j'en suis incapable, je pense à la manière dont à leur place je serai terrifiée, seule, et perdue. Je pense à moi alors qu'eux le vivent. Je pense à moi alors qu'ils souffrent, je pense à moi alors qu'eux, à ma place, ne penseraient pas à moi. Je suis focalisée sur ces yeux, ces mains qui tentent de chercher de l'aide par n'importe quel moyen, même par cette caméra qui les prend juste en photo lors d'un moment de souffrance.

À son visage, j'ai réalisé que je ne voulais plus penser à moi, je ne voulais plus réfléchir, que je voulais être avec eux et les aider. Pourquoi j'ai envie de leur offrir toute la sympathie qu'on m'a témoignée, à moi, depuis ma naissance, alors que je ne les connais pas ? Sans doute la conscience que, moi, j'ai la chance que ces autres n'ont pas.

Noémie

Cette pluie incessante

Quand je vois cette photo, je les imagine en train d'attendre la fin de la pluie. Ils n'ont rien d'autre à faire. Les personnes au premier plan ont les pieds nus dans la boue, ils se protègent de la pluie avec une sorte de bâche. Ils sont pauvres, ils sont assis par terre. Leur peuple est persécuté, ils n'ont probablement même pas assez de nourriture pour vivre correctement. Il y a également des enfants.
J'aimerais pouvoir les aider.

Au second plan, on voit cette fois-ci des personnes avec des parapluies. Ils ont peut-être plus de moyens que les personnes au premier plan malgré les problèmes qu'ils vivent, sûrement.

On ne vit pas dans la même précarité qu'eux, alors cela nous semble plus lointain et presque inimaginable. Je me réfère également à mon propre vécu, forcément plus joyeux et facile, sans aucun doute. Cela me fait penser quand nous sommes en pause et qu'il pleut comme sur la photo et que nous sommes tous avec nos parapluies pour nous protéger de cette pluie incessante. Mais nous, contrairement à ces personnes, nous avons des chaussures, des habits en bon état pour nous en protéger et nous ne faisons pas face à toutes ces difficultés.

Sur cette photo, je vois l'homme habillé en orange. Il est le seul à ne pas se protéger de la pluie, il apporte une touche de couleur à la photo, une touche de soleil, sous cette pluie qui ne semble pas vouloir s'arrêter.

Marie

Cet homme, cette femme, cet enfant, ces familles

Cet homme, cette femme, cet enfant, ces familles.
La détresse inonde leur regard comme la pluie.
Cette pluie rend le ciel si sombre.
Sombre comme cette boue où leurs pieds s'enfoncent à chaque pas.
Tenter d'avancer sur cet infini chemin. Tenter d'avancer, après la perte d'un bambin.
Cet homme, cette femme, cet enfant, ces familles.
Cela fait bien trop longtemps qu'ils ont ri.
Leurs pensées constamment tournées vers l'ombre.
Ombre qui anéantit le peu de lumière visible là-bas.
Cet espoir de bien-être aussi brillant qu'une seule étoile au plein milieu de la nuit.
Cet homme, cette femme, cet enfant, ces familles.
Ravagés, détruits.
Traumatisés, meurtris.

Pauline

En découvrant cette photo pour la première fois, j'ai ressenti de la pitié pour ces hommes, femmes et enfants qui sont à ras de terre, pieds nus dans la boue. Ils luttent avec une bâche pour essayer de s'abriter et se protéger, les enfants agrippent les bras de leur mère de toutes leurs forces dans l'espoir de trouver le plus de réconfort possible.
Il y a aussi au premier plan un homme âgé, les traits de son visage montrent de la fatigue. Il est accroupi, la moitié de son corps est sous la pluie. Au second plan, il y a des hommes debout avec des parapluies, je pense qu'ils ont plus de moyens à leur disposition que les pauvres habitants sous cette unique bâche.

Carla

Ce jeune garçon. Sa montre. Une source de réconfort, la seule technologie à laquelle il a accès.
Ses habits hétérogènes se mêlent en un patchwork de couleurs.
Ses cernes creusés observent cette jeune fille terrorisée.
Devant lui se trouvent des nourrissons dans leur lit de fortune, avec en guise de matelas de simples vêtements.
Ces personnes détruites par leur exil, exténuées de leur voyage.
Endeuillées des pertes de leurs proches durant ce périple, elles laissent ce lieu dans la douleur et la tristesse.
Ce jeune garçon reste ici, vivant son cauchemar les yeux ouverts.

Jean-Philippe

Mon enfant est mort ! Pourquoi tout le monde reste là à regarder ça ? Comme si c'était un spectacle.
Mon enfant est mort ! Alors pourquoi restent-ils là à regarder sans rien faire ?
Pourquoi mon bébé ? Il était innocent et petit. Pourquoi la vie est si dure ?
Ça n'est pas possible ! C'est juste un cauchemar, je vais me réveiller !
C'est ce que j'aimerais croire mais ce n'est pas le cas, pourquoi ? Je suis sûre qu'il existait un moyen de le sauver alors pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ils n'ont rien fait au lieu de me regarder comme ça !
Je ne veux pas le laisser. Que va devenir mon bébé ?
Je ne veux pas qu'ils le mettent dans ce drap blanc. Je ne veux pas qu'ils l'entassent avec les autres comme s'il ne valait rien, comme s'il n'avait jamais été un être humain. Il finira dans une fosse avec les autres comme un animal oublié ?
Comment osent-ils ? Comment osent-ils traiter ces pauvres enfants comme des animaux ?
Ils sont humains !
Ils étaient humains.
Pourquoi la vie est-elle si dure ?
Ils venaient de connaître le monde. Ils n'avaient même pas commencé à découvrir la vie.
Elle leur a été arrachée.

Emma

Je vois sur cette image… Un amas de gens…
Ils se bousculent… Ils sont là…
Ils se grimpent les uns sur les autres…
Ils espèrent atteindre ce mur…
Ce mur sur lequel je suis perchée… Ce mur qui est pour eux le dernier obstacle avant la liberté.
Mais vont-ils vraiment le surmonter un jour ?
Moi, je ne pense pas… Ils sont là… Ils me tendent la main… Ils me demandent un petit peu d'aide que je ne peux leur apporter. J'ai l'impression d'avoir la vie de dizaines de gens entre les mains et je sais qu'en rentrant ce soir je serai prise de regrets. Je ne me sens pas légitime… Cette photo n'est pas légitime… Je suis restée quelques secondes… le temps de la prendre… puis je suis partie… comme une voleuse… Oui, c'est ça, je leur ai volé leur dignité.
La photo en elle-même est déjà assez troublante, mais il y a un détail, un petit être qui attire mon attention plus que les autres… Il est là dans les bras de sa mère, il m'a l'air si innocent et perdu à la fois… Je vois dans ses yeux... Il attend quelque chose… Je ne sais pas pourquoi… pourquoi lui en particulier… pourquoi il me touche. Peut-être parce qu'on peut vite deviner dans quelles conditions ce petit garçon vivra jusqu'à la fin de sa vie… Jusqu'à la fin de sa vie.

Laura

J'ai vu une sorte de bâtiment, il y avait plein de personnes à l'intérieur. J'ai décidé d'aller voir ce qui s'y passait.
C'était comme si ce lieu était encore en construction, qu'il n'était pas fini, il avait des airs de bâtiment désaffecté.
Je suis entré, j'ai vu une foule autour d'une sorte de table où se trouvaient des choses dans des draps blancs. Quand j'ai regardé devant moi, j'ai vite deviné ce que ces draps contenaient.
J'ai vu cette dame, le regard triste et perdu. Elle portait dans ses bras un bébé mort.
En prenant la photo, j'étais très mal à l'aise.
D'abord, parce que j'épiais cette dame tellement triste. J'étais si près d'elle avec mon appareil photo. Cela m'a paru irréaliste. Le bébé que cette dame tenait juste devant moi représentait la mort elle-même. Ce bébé est décédé en serrant le poing, comme s'il avait essayé de lutter contre la mort.
Son visage était à présent si paisible et sa peau livide.
De son corps avait été enlevée la vie.

Lou T.

Je me sens encerclé de peine, toute cette souffrance accumulée me pèse, m'étouffe presque. Je suis un professionnel mais parfois il est difficile d'avoir le recul. Tous ces gens vivant dans une pauvreté extrême, forcés à travailler dans des conditions misérables. Surtout cette petite fille, cette enfant, si innocente, si forte et pourtant déjà exposée à tant de violence et de misère. Elle mérite mieux que de devoir porter des sacs plus lourds qu'elle sur la tête. Parfois j'aimerais être plus qu'un photographe qui n'immortalise que certains moments bien précis, car leur vie ne se résume pas à un moment d'une fraction de seconde que mon appareil capture.

Une lumière bleue émane de l'obscurité nocturne. Elle ressort, emplit l'espace sombre de la plage, pendant qu'un corps assoupi ou sans vie repose. J'aime sa couleur formée de mélanges de bleus gris blancs. Elle paraît si irréelle, comme si elle ne faisait pas partie de la plage, comme si c'était quelque chose à part. C'est à se demander si ce n'est pas le spectre de la mort qui vient l'emporter.

Un mouvement de foule la transporte,
Tout le monde se presse, s'entremêle,
Un bras par-ci, une jambe par-là, et ils l'emportent.
La plupart ont le visage dur, inquiet, pas elle.
Tendant la main, elle essaye de s'en approcher.
Mais de qui ? De quoi ? Remplie d'espoir, bien que déjà bien amochée,
Elle va, elle essaye, mais pourquoi ?

Gailan

Ce qui m'interpelle, ce qui me transperce,
C'est la dame vêtue de noir qui se trouve en plein milieu de la photo
L'expression de son visage
Me fait peur
Me fout les jetons
Me fait grave flipper
Elle semble être en quête de quelque chose
au même titre que la foule qui l'entoure
Je me demande ce qui peut bien être la chose qui les attire
Qui les amasse
Qui les agglutine
Qui les rassemble
Qui les accumule
Je vois le coucher de soleil
Un coucher de soleil vif
Si vif qu'il me fait mal aux yeux
C'est la seule source de lumière
Comme une lumière au bout d'un tunnel
Le ciel sur l'arrière-plan
Malgré un paysage plombé de couleurs sombres
Me sort du désespoir et me redonne goût à la vie.
Je vois ce coucher de soleil
Il me redonne espoir
Me redonne goût à la vie.

Yann

La poussière dans l'air
Visible à travers
Les rayons de lumière
Me rappelle à mon enfance
Plus jeune j'aimais à contempler
Mille petits grains flotter
Comme en suspens, sans délivrance
Je me rappelle mes doigts essayant
De capturer l'espace d'un instant
Ces fines paillettes au creux de mes doigts
Activité paresseuse certes
Mais qui me remplissait de joie

Cet homme qui se tient devant moi porte d'étranges chaussures. Des chaussures que je n'avais jamais vues auparavant. De larges bottes, hautes et brillantes, noires avec une petite couture jaune. Elles ont l'air robustes et imperméables, elles résisteraient sûrement aux averses qui nous prennent parfois au dépourvu. Mais elles semblent néanmoins très inconfortables, surtout pour les longues marches qu'il a dû faire pour arriver jusqu'ici, je me demande s'il a mal aux pieds, et je me demande si un jour j'aurai moi aussi des chaussures comme celles-là, la terre sèche me brûle.

Au fond à gauche
Transparent,
Tenu par une femme je crois
Pour se protéger de la pluie.
Mais quelle pluie ? Tu la vois toi la pluie ?
Non.
Mais alors pourquoi ce parapluie est-il déployé, seul, comme un paratonnerre au-dessus des maisons, se détachant de la foule ?
Parfois la pluie tombe en averses, sans prévenir, il en va de même avec les aléas de notre monde.
C'est pour cela que cette femme se protège de l'invisible,
et de l'imprévisible.

Todo

© DR

Camp de Balukhali, Cox's Bazar, Bangladesh - 25 septembre 2017
PAULA BRONSTEIN

Moi

Je ne suis personne. Une parmi les autres. Mon nom, mon âge, ma personnalité. Tout ça n'a aucune importance. Ça ne nous redonnera pas notre liberté alors pourquoi s'y intéresser.

Je sens quelques fois les larmes couler sur mes joues, mais je ne ressens rien. Je ne me souviens même pas du dernier jour où un sentiment m'a animée.

Comme si je m'étais habituée à la douleur. Je la sens. Elle mange mes pieds, mes bras. Lentement mais sûrement, chaque minute, chaque seconde, à chaque pas que je fais, elle avance elle aussi. C'est ma plus fidèle amie. Elle m'accompagne durant mes longues traversées. Elle ne m'a jamais abandonnée.

Les choses de la vie ont disparu. Je n'arrive même plus à rêver. J'ai longtemps espéré qu'on vienne m'aider, comme un super héros qui viendrait de ce soleil brûlant, juste pour me redonner espoir.

J'ai aussi perdu cela. Je ne sais pas trop comment. Du jour au lendemain tout a disparu. Sans laisser aucune trace.

Clémence

Esseulée

Je vois une enfant seule mais si entourée,
innocente, jeune mais pourtant
déjà si triste.
Elle ne peut pas essuyer ses larmes
d'un revers de main
comme la plupart des enfants après un gros chagrin.
Elle les laisse
s'accumuler sur ses joues,
elle porte son sac blanc, elle avance.
Bercée par la marche du cortège, elle avance.
Ses larmes coulent au rythme de ses pas, elle avance.
Elle nous fixe, un instant peut-être, mais c'est suffisant pour voir sa peine.
Demande-t-elle de l'aide ? Pourquoi pleure-t-elle ?
Son petit haut
avec ses paillettes,
c'est la seule chose vive et joyeuse,
elle pourrait ressembler à tellement de petites filles
de son âge
mais la tristesse a pris le dessus.

Lisa

© DR

Anjuman Para, à la frontière du Myanmar et du Bangladesh - 16 octobre 2017
PAULA BRONSTEIN

La petite fille vêtue de vert

Sur cette photo je vois une fille qui paraît très jeune.
Elle porte quelque chose de lourd sur sa tête, elle y met toute sa force pour sûrement ne pas décevoir son entourage.
D'autres personnes en arrière-plan sont dans la même situation, c'est une foule de personnes, mais il y a particulièrement ce garçon à côté d'elle qui semble encore plus petit et déjà en train de travailler durement. Peut-être que c'est son frère ?
Bref, je n'arrive pas à me focaliser sur autre chose que cette jeune fille qui me touche… Ses yeux remplis de larmes, qui coulent et coulent encore, ça n'a pas l'air de s'arrêter. J'arrive à m'imaginer plusieurs choses en la voyant, d'abord je me demande si elle est simplement triste à cause de la mort d'un proche ou d'une simple dispute entre ses parents, mais en voyant cette photo, je pense plutôt à la souffrance, la souffrance à cause des conditions de vie très compliquées, de la fatigue qui pèse ou encore à cause du gouvernement qui les persécute et qui lui vole son enfance.
Cela me rend triste, je la vois et je ressens comme un appel à l'aide. Elle me supplie de lui venir en aide, de la sortir de tous les problèmes qui l'écrasent. J'essaie tout de même de voir un côté positif, je me dis que cette fille est forte et très courageuse. Si cette photo a pu être prise, c'est qu'un photographe était présent près d'elle, cela a dû être très dur pour lui, je ne m'imagine vraiment pas à sa place.

Marie

Les yeux, reflets de l'âme, sont ici reflets de désespoir,
détresse et douleur.
Quel âge a cet enfant pour réussir à éprouver
et faire ressentir autant de tristesse ?
Pourquoi retrouvons-nous tant de larmes
sur le visage de cet enfant ?
Trouver des réponses à ces questions
n'enlèvera en rien le désespoir de l'enfant.

Lou Z.

Elles coulent le long de ce si beau visage.
Je pense que ce ne sont pas des larmes de joie.
À ce si jeune âge, les larmes d'une tristesse si profonde
ne devraient pas exister.
Cette innocence dans son regard, si noir, si foncé.
Dans ce regard, on ne voit qu'un appel à l'aide
pour se libérer de cette misérable et terrible vie
dont elle est victime.
Elle ne demande qu'à vivre,
mais vivre pour de vrai cette fois,
être libérée de ce poids mental et physique,
un poids qui pèse sur un si petit corps aminci par la faim,
sali par des conditions de vie pitoyables.
Elle ne demande qu'à s'amuser
comme tous les enfants de son âge devraient le faire :
chaque heure, chaque minute, chaque seconde de sa vie.

Toutes ces larmes dans lesquelles elle se noie.

Louane

Je m'appelle Mia, j'ai 6 ans, j'ai quitté ma maison.

Il fallait aller très vite pour trouver, comme l'a dit ma maman, pour trouver un bel endroit.

Je ne voulais pas quitter mes copines, je ne voulais quitter ma maison.

J'ai abandonné mon doudou.

J'ai beaucoup marché sous la pluie, j'avais les pieds nus dans la boue.

Je suis triste car j'ai froid et je suis fatiguée de la route qu'on doit faire, ma famille et moi.

Ma maman porte dans ses bras ma petite sœur Lo qui pleure. Lo me rend encore plus triste.

Mon papy est très vieux.
Mon papy marche tout doucement car il a mal aux jambes mais il dit qu'il ne faut pas s'arrêter et qu'on va bientôt arriver.

J'ai hâte de rentrer chez moi, je veux retrouver tout le monde.

Mon doudou va mourir.

Mon doudou va mourir s'il reste tout seul, et je l'aime de tout mon cœur.

Mon papa est parti loin devant, je ne l'ai pas vu depuis longtemps, il a dit qu'il allait chercher à manger, mais j'ai toujours faim et il n'est pas là.

On attend sous un plafond mou, on se cache un peu de la pluie, on se repose avant de repartir.

Ma maman m'a dit qu'on devait marcher pendant beaucoup de jours.

J'espère que c'est bientôt parce que je suis fatiguée.

Je veux rentrer à ma maison.

Inès

© DR

Palang Khali, à la frontière du Myanmar et du Bangladesh – 9 octobre 2017
PAULA BRONSTEIN

Je vois un homme. Puis deux. Puis trois. Une femme et son enfant. Un père et sa famille.
Une jeune fille sans la sienne, elle pleure. Je pense immédiatement à ma propre enfance et dans quels cas de telles larmes ont pu couler sur mes joues. Je me remémore des disputes d'enfants, des punitions d'école, des frustrations et incompréhensions profondes. Puis je me rends compte que j'ai tort. Que mes larmes n'ont rien à voir avec les siennes. Que les miennes sont faites pour attirer la pitié, pour arriver à mes fins. Que malgré toute la profondeur de mon chagrin, il demeure incomparable à un chagrin qui n'en est plus un.
Parce qu'elle ne pleure pas dans le but d'être aidée. Mais parce qu'elle croit comprendre qu'elle ne le sera plus.

Je pleure. Non. Je ne pleurerai plus.

Je vois un œil. Puis deux. Ils me percent et m'accusent.
Ils m'observent. Je refuse.
Je me dis que je n'ai rien fait. Que je ne mérite pas de voir ça. Elle se dit que je ne ferai rien, que je n'agirai pas. Je ne la vois pas quand je la regarde. Je vous vois vous et moi. Je ne la vois pas elle quand je la regarde, mais tous les visages que j'ai vus autrefois. Qu'a le sien de moins précieux que ceux que je croise chaque jour ? Qu'ont ses yeux de plus dangereux pour ne pas mériter l'amour ? Son visage est celui d'un enfant, ses yeux ne le sont pas. Ils ont tout d'une innocence perdue, volée, arrachée. Quelle erreur peut faire un enfant pour le mériter ?

Serait-ce d'être née ? Serait-ce de croire ? Serait-ce l'espoir ?

Lina

Mais je nous le permettrai

Un jeune homme. Premier de la marche.
Corps de jeune homme mais visage d'homme.
Sur son dos se tient une femme.
Un corps, des jambes, incapables de marcher.
Ses bras enlacent les épaules qui retarderont sa mort.
Soleil de plomb, marche interminable, tête baissée pour un unique objectif : survivre.
Une destination inconnue, un avenir incertain mais, un jour, je réussirai.
Pas faim, pas soif, pas de douleurs, pas d'émotions, un unique objectif :
Vivre demain et vivre mieux qu'hier.
Rien à perdre de plus que la vie.
La mienne, la leur, je dois leur permettre de vivre.
Rien ne nous permettra de vivre, mais je nous le permettrai.

Jen

Nous marchons depuis des heures, des jours ou bien même des semaines, je ne sais pas. La route est interminable, nous perdons toute notion du temps. Nous sommes affamés, fatigués, nos pieds sont lourds et pleins de boue. Nous suivons ce petit chemin entre deux étendues d'eau.
Le ciel est bleu mais à la fois nuageux.
Nous sommes chargés, les sacs sont lourds, ils contiennent toutes nos affaires, enfin tout du moins le peu que nous avons pu emporter.
Je porte maman, elle est épuisée, elle n'a plus la force de marcher. J'aimerais m'arrêter, mais je ne peux pas.
Je suis exténuée et je ne sais toujours pas où nous allons. En fait je crois que personne ne le sait vraiment.
…
Ce sac, lourd
Ce sac, douloureux
Ce sac, qui exerce une pression intenable
Ce sac, qui semble représenter le poids de la vie
Ce sac, qu'il ne faut surtout pas lâcher, surtout ne pas laisser tomber.
Accompagné des pleurs et des larmes de la jeune fille qui le porte.
Ce sac sur lequel repose tout espoir.

Lorine

Sur cette image, celle de la ligne humaine et de la flaque de boue, je vois au second plan, sur la droite, vers le haut, cette tache vert clair et foncé, cet amas d'herbes et d'arbres, et je choisis ce détail, car il représente pour moi la lumière dans le sombre de la boue. On voit que c'est quasiment le seul endroit coloré de cette photo. Je pense que la photographe a voulu montrer qu'il y avait une lueur d'espoir pour cette civilisation et qu'elle ne restera peut-être pas toujours dans cette situation désespérée. Néanmoins, sur l'image, je vois cette femme qui porte son bébé dans ses bras. Elle semble lui apporter tout le réconfort possible pour qu'il ne se sente pas en danger et on voit bien qu'à travers toutes les générations et toute la Terre, l'instinct maternel reste primordial et que la sécurité des enfants reste universelle. Cette femme et son enfant semblent sombres et cela contraste avec la clarté de la rivière qui longe ce village. Et c'est ce qui donne tout son sens à cette photo.

Mathis

Où sommes-nous ? Qu'a-t-on fait pour mériter ça ? J'ai faim, nous avons tous faim. Je souffre. Pourquoi devons-nous subir de telles atrocités ? Non, c'est trop pour moi ! Que quelqu'un m'aide, par pitié ! Je ne pourrai pas le supporter plus longtemps. Pourquoi cette personne avec son appareil photo ne nous aide donc pas ?
Par chance, nous avons quelques gouttes d'eau mais cela ne suffira jamais pour subvenir aux besoins de chacun. Dans la mesure où des enfants et des bambins sont parmi nous, je suis prêt à passer mon tour pour qu'ils puissent bénéficier de cette ressource vitale. Mais je crains que tout le monde ne soit pas du même avis que moi. Mais bon, je les comprends : en ces temps difficiles, il est compliqué de garder son humanité… Si seulement tous ces gens là-haut, qui nous regardent comme si nous étions des bêtes, nous venaient en aide…

Rayan

M'approchant de ces terres froides d'âme, les soucis en tête, les chaussures ruinées après des jours de marche, après que j'ai ouï dire que le chaos s'était une nouvelle fois répandu sur ces terres, que le désespoir, la ruine et la mélancolie avaient de nouveau frappé. Traversant alors ces terres, de mes pas couverts, de mes semelles délabrées, la boue marquant ma peau à découvert, traversant la foule des petites gens. Certains pleurent, d'autres observent avec le vide dans le regard le sol devant eux. Je prends alors quelques clichés, zoom au maximum, afin d'immortaliser cette détresse sous sa forme la plus forte, puis je regarde au loin et observe cette femme et cet homme, hurlant leur désespoir, larmes aux yeux. À eux également, je leur ôte le choix d'être immortalisés ou non. Finalement, en repartant, je sais que cette image, publiée pour dénoncer leur honteuse condition, ne sera que critiquée par les médias et autres politiques ne comprenant que vaguement cette situation.

Louis

Ils marchent ?

- Oui mais vers où marchent-ils ?

- Certainement vers une vie plus grande et plus belle, avec plus de joie que de larmes.

- L'odeur de la misère ne leur plaît plus ?

- Cette odeur, elle n'a jamais plu à personne, l'espoir est plus grand que la détresse.

- Peut-on dire qu'ils aspirent à plus ?

- Ces personnes n'aspirent pas seulement à plus, elles méritent plus, elles méritent de pouvoir contempler le monde au milieu de fleurs et de calme, après avoir tout vécu, vécu le chaos, le chaos qui les détruit un par un intérieurement en ne laissant que l'extérieur, l'extérieur qui se heurte et qui lutte pour ne pas succomber. Il ne reste plus rien d'eux à part des corps inanimés, qui les amènent à marcher tous ensemble vers un ailleurs qui les fera renaître.

Cet ailleurs, ils l'espèrent, on le sait. Ils souhaitent pouvoir marcher vers un lieu rempli d'autant d'amour que de paix. De pouvoir sentir en eux le temps d'un instant la douceur d'une vie qu'ils n'ont jamais connue.

Floryne

Je vois à cet endroit, sur cette photographie, un coucher de soleil, vers le fond de cette image.

Je vois par la suite des tentes représentant un camp de réfugiés. Ces tentes sont blanches. Sur le devant, au centre, on voit une rivière qui apparaît très bien grâce à la lumière. Sur cette rivière, il y a un pont où je peux voir des personnes qui traversent. Sur les côtés gauche et droit de la photographie, c'est assez sombre, on ne distingue pas trop ce qu'il y a. J'imagine que certaines choses sont camouflées volontairement. Le coucher de soleil – ainsi que la rivière qui ressort grâce à la lumière – sont ce qui se voit le plus sur la photographie. Cela me fait penser à une lueur d'espoir ! Je peux dès à présent dire que je vois ici un joli coucher de soleil, vers le fond de l'image.

Je vois en fait beaucoup de choses, qui peuvent surprendre ou non.

Je vois des tentes. Je vois, ici, un camp de réfugiés. Je vois que les réfugiés ont des tentes blanches, à côté d'une rivière. Je vois des réfugiés qui traversent un pont. Je vois la pauvreté et la détresse de ces personnes. Je vois également des enfants. J'observe, ici, des personnes qui traversent un pont très peu solide, des personnes qui risquent de tomber. Je vois, ici, des personnes dans une situation compliquée.

Alicia

Je vois l'océan, ou peut-être bien plus que ça. Une étendue d'eau dans laquelle des Humains meurent, en voulant mettre les voiles afin de retrouver une nouvelle terre, leur terre promise. Ils finissent par y rester pour toujours en se noyant dans un déluge.
Un désert d'eau qui pourrait presque être constitué de leurs larmes seulement.
Ils laissent couler ici leurs cris, leurs peines et espèrent sûrement trouver une bouteille remplie d'espoir.
Mais ils avancent avec comme seul repère le soleil et comme seul paysage l'horizon.
Ils peuvent y voir ce qu'ils veulent.
Peut-être des nouveaux projets, un nouvel avenir.

Claudia

Mes petits cailloux – qu'est-ce que je les aime
mes petits cailloux.
Ils sont chauds, ronds, réconfortants.
Des petits cailloux parfaits quoi !
C'est simple – si je devais juste garder un objet avec moi,
je garderais – sans hésiter – un de mes précieux petits cailloux.
C'est amusant un caillou, on peut jouer avec !
Je peux le colorier, le tailler… Oh non ! Mon beau petit caillou
est amoché, je l'ai fait tomber. Il est fragile, coupant à présent.
Je ne l'aime plus autant qu'avant.
Une distraction, une distraction…
Mais elle est géniale !
Agréable en main, épaisse, rugueuse par moment –
enfin, tout cela dépend du temps.
J'aime me jeter dedans !
J'aime tellement y mettre mes pieds, mes mains – parfois.
J'aime quand elle tache,
Je l'aime quand je marche,
J'aime quand elle reste,
Je l'aime quand –
J'aime juste qu'elle soit là.
Tout le long du chemin, elle m'accompagne –
Nous avançons –
À l'unisson dans la même direction.
Tout le long du chemin –
Main dans la main, du soir au matin –
Si réconfortante, si amusante,
Elle est distrayante.
Entre elle et moi il n'existe aucun tabou.
Si vous saviez à quel point je l'aime,
À quel point j'aime ma gadoue.

Alexane

Maison familiale rurale

d'Urville-Nacqueville

LA HAGUE (50)

© DR

Classe de Première Bac professionnel SAPAT - Services aux personnes et aux territoires

LES ÉLÈVES

Louanne ALEXANDRE

Marie-Amélie BENOIT

Loane BILLET

Malorye BONNEMAINS

Wendy CAPELLE

Louise COVAREL

Ania d'ERSU

Capucine DELASSUS

Romain DUPONT

Watson DUPORTE

Florine EQUILBEC

Margaux GROULT

Maëlys LAURENT

Camille LECARPENTIER

Laureen LEQUEN

Ilona LOSTE

Camille NAVET

Léa PETIT

Thaïs RUPE

Alexandra VIROT

L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE

Philippe BATICLE
Formateur de français

Jean-Philippe CONAN
Directeur

© DR

NATHANAËL FRÉROT

Nathanaël Frérot est né le même jour que Jacques Chirac, 46 années plus tard. Il passe une enfance heureuse dans d'épaisses salopettes de velours côtelé, de couleur brique ou vert gazon, à voyager dans des automobiles où l'on ne s'attache pas.

Dans les années 90, Monique Pottier, professeure de lettres, lui fait découvrir l'intérêt de la littérature. Dès lors, il lit autre chose par plaisir que *Lucky Luke* ou *Gaston Lagaffe*.

À l'université (Philo/socio, puis Histoire), il participe à des réunions secrètes et molles à propos des conditions d'un renversement de l'ordre bourgeois, tel que Trotski l'envisageait.

Las de chercher les scories des dernières utopies collectives dans une époque qui découvre la mondialisation et redéfinit nos rapports au temps, à l 'espace et à l'Autre, il lâche la fac et tente d'être utile en racontant des histoires, en les jouant, en les écrivant.

Outre sa trajectoire d'acteur, il affirme depuis quelques années une démarche d'écriture, théâtrale ou littéraire, explorant protocoles et configurations : écriture seule, collective, au plateau, en immersion sur des temps courts.
Il recherche des formes et des mots qui restituent ensemble les vertiges et les changements d'échelle, du temps de l'intime à celui de notre époque contemporaine, de la complexité du monde à sa brute beauté potentielle.

Les pièces qu'il écrit sont soutenues par Théâtre Ouvert - Centre national des dramaturgies contemporaines - Les centres dramatiques nationaux de Caen, Vire et Dijon, pour des écritures ou des coécritures.

Les images proposées sont dures. Elles racontent la guerre, la mort, la dévastation, la douleur et la désolation de vies prêtes à basculer à chaque instant d'une tragédie à une autre.

Ce n'est pas facile d'écrire. C'est une expédition vers des territoires où tout est plus grand que soi. On n'y arrive qu'avec la joie humble de faire un petit pas après l'autre.

C'est ce que j'ai tenté de transmettre à ces jeunes gens du Cotentin.

Nous avons essayé, brouillonné, tourné autour de questions simples et pourtant grandes. Qu'avons-nous à dire de ces tragédies, depuis nos salles de classe bien chauffées ? Qu'en dirions-nous, si nous étions celles et ceux qu'elles frappent ? Dire l'ineffable, éviter les pièges voyeuristes ou sensationnels. Et si écrire l'horreur de la guerre passait aussi par raconter le formidable bonheur qu'aurait été le temps de paix ?

À partir de protocoles et exercices simples, qui se complexifient, nous avons cherché nos mots, nos réponses à ces questions. J'espère sincèrement que cette aventure aura été, pour les élèves de cette classe, aussi riche que pour moi.

Nathanaël FRÉROT

Nous sommes le 6 octobre 2022, cela fait environ neuf mois que la guerre en Ukraine a commencé. Je me rends à Bayeux en sortie scolaire pour visiter l'exposition sur le siège de Marioupol.

En arrivant dans la bâtisse, je remarque toutes les photos dures, cette situation horrible à quelques kilomètres de nous. Plusieurs de mes camarades sont pris d'effroi, de tremblements, de peur et d'horreur. Et moi ?

Je ne ressens pas les mêmes sentiments que les autres.

La situation de ces gens est tragique, pourtant aucune émotion ne s'empare de moi. Je continue de visiter l'exposition, étrangère à ce que je vois. Je me demande pourquoi il est parfois impossible de ressentir.

Wendy

© DR

Marioupol, Ukraine – 4 mars 2022
EVGENIY MALOLETKA / ASSOCIATED PRESS

Je suis allongé par terre, mes mains sur les oreilles pour ne pas entendre les bombardements tout autour. Je vois du monde s'affoler, fuir, je ne sais pas ce qui se passe, la seule chose que je sais c'est qu'il faut que je sauve ma vie. Par réflexe, j'appuie sur le déclencheur de l'appareil-photo.

Six mois plus tard.

Je viens de me réveiller, j'ai encore fait un cauchemar, comme souvent depuis cette photographie il y a six mois, à Marioupol.

Je n'arrive pas à oublier ces gens qui fuyaient, criaient à en perdre la voix. On sentait l'angoisse, le stress dans l'atmosphère et sur les peaux. Certains réussissaient à rester calmes, ce qui m'impressionnait dans cet environnement fou.

Il y avait cette femme, dont je vois encore le visage paniqué et suppliant. Elle semblait chercher quelque chose, mais quoi ? Je n'en ai aucune idée.

Ce matin, je bois un verre d'eau tout en pensant à ces innocents paniqués qui cherchent juste et à tout prix à sauver leur peau, celle de leur famille.

Arriverai-je à me rendormir, malgré mes questionnements, malgré l'image de ces gens ?

Capucine

Luka Volkova est né le 4 avril 2003 à Odessa.
Il n'avait jamais voulu dire quoi que ce soit de ses premières années de vie ; pour lui ça n'avait pas d'importance. On voyait dans son regard qu'il était blessé.
Il avait peu connu son père. Sa mère se tuait au travail pour assurer la survie de la famille.
Luka avait grandi trop vite. À l'âge de 16 ans, il avait perdu sa sœur, qui avait mis fin à ses jours. Il s'en voulait de ne pas avoir remarqué le mal-être profond de sa sœur. Sa vie en avait été marquée : il s'orientait vers un métier où l'écoute et l'attention à l'autre priment.

Ce jour-là, il faisait beau, le ciel était bleu, il observait à travers la fenêtre de son bureau.
Il regardait les branches de cerisier dénuées de fleurs, il pensait à l'adolescente qu'il venait de voir, qui lui rappelait sa petite sœur – elle aussi aimait les fleurs de cerisier. Et puis soudain un bruit sourd retentit, puis un deuxième et un troisième. La menace venait de s'abattre sur son pays, la guerre avait commencé.

Quelques mois plus tard, il était sur le front. Pas comme combattant, non, mais au secours des civils en détresse. Il passait à travers les bâtiments à la recherche de civils dans le besoin.
Soudainement, il avait ressenti le besoin de repasser par l'hôpital. Il monta et c'est là qu'il me vit, mal en point mais vivante, du moins encore pour quelques instants.
Il savait que pour moi c'était la fin, malheureusement il était arrivé trop tard. Luka eut comme premier réflexe de regarder par la fenêtre et vit le cerisier détruit. Une explosion toute proche retentit, il resta à la fenêtre et l'effroi saisit son corps. Un grand effroi, une petite chose comparée aux gens dehors. Eux, c'est la mort qui les avait saisis.

Je tiens dans ma main mon appareil photo, il est allumé. Le bâtiment tremble, Luka tombe au sol, moi je chute encore et encore, lentement. Puis l'impact arrive, ça y est, la fin est là.

Luka est dévasté. Ne peut-il donc pas empêcher la mort des gens ?
Peu importe ce qu'il fait, les gens meurent. Il se sent inutile, vide de sentiments, épuisé de se battre contre la vie. J'ai fait cette photo de lui et, d'où je suis, je me demande si la mort n'est pas plus paisible.

Wendy

Natalia est née en Ukraine à Marioupol et a grandi dans une maison, entre sa mère qui est femme au foyer et son père qui est directeur d'une entreprise.

Pendant plusieurs années, ils vivent tranquillement.

En 2022, Natalia suit des études de comptabilité à Poltava, dans la prestigieuse *University Of Economics And Trade*, dans le centre du pays, à quelque 500 kilomètres de chez elle.

Dans la nuit du 23 au 24 février, les troupes russes envahissent le territoire ukrainien et avancent vers Kiev. Ayant appris cette nouvelle, la jeune fille prend peur et décide de rejoindre sa famille. Arrivée chez elle, ses parents lui disent de retourner là-bas : « c'est plus sûr ». Elle décide de rester à Marioupol.

Les Russes gagnent du terrain par la Crimée et encerclent Marioupol. La ville est en ruines, réduite en cendres par les bombardements et les tirs.

Natalia sort avec sa mère pour chercher à manger. Elle reçoit une balle dans la jambe droite. Elles se débrouillent pour rejoindre l'hôpital. Natalia est prise en charge rapidement pour être soignée.

Après quelques jours, elle fait la rencontre d'un journaliste qui souhaite l'interviewer, parler du quotidien des civils. Tandis qu'ils discutent, une sirène retentit. Natalia se couche au sol, face au journaliste qui tient son appareil-photo. CLIC.

Margaux

T. est un jeune ado qui travaille dans une boutique de vêtements le jour après les cours.
Il est né le 24 mars 2004. Il a toujours été en difficulté à l'école mais a toujours réussi à trouver des petits jobs pour subvenir à ses besoins.
Il est né dans une maison pleine d'amour mais pas très riche. Sa mère travaille en restauration scolaire et son père est professeur des écoles.
T. a toujours été admiré par les gens de son école, parce qu'après les cours, il part au travail.
Le 24 février 2022, T. est occupé à vendre une robe de marque à la maman d'une fille de sa classe quand des sirènes retentissent. Il met la cliente à l'abri dans la réserve du magasin et court chercher les autres clients.
On entend des explosions. L'invasion russe de l'Ukraine a commencé.
Une fois les premiers bombardements passés, tout le monde sort et rentre à la hâte.
T., quant à lui, a du mal à retrouver ses esprits. Ses oreilles bourdonnent encore pendant plusieurs heures.

Louise

Nadia est née à Kiev le 22 mars 1995.

Nadia a une enfance normale jusqu'à ses 14 ans, lorsqu'une tragédie la frappe. Son père meurt dans un accident de voiture, sa mère reste dans le coma.
Dans l'espoir d'aider sa mère, elle décide de devenir scientifique, spécialiste du coma.
Durant ses études, elle travaille à Marioupol, où est hospitalisée sa mère.
Un soir, Nadia est chez elle, elle révise l'examen qu'elle passera le jeudi suivant. Elle se prépare une pizza surgelée qu'elle grignote rapidement au milieu des livres et des classeurs.
Soudain, des bruits de sirène retentissent. Elle n'y prête pas attention et reste concentrée.
Des coups assourdissants sur sa porte doublent le bruit des sirènes. Nadia se lève et ouvre : elle trouve sa voisine Elly en pleurs, totalement paniquée. Nadia parvient à la calmer. Elly explique que le pays vient d'entrer en guerre : la Russie envahit l'Ukraine.
Nadia est morte d'inquiétude, ne sait plus quoi penser.
Toute cette pression liée aux études, à sa mère et maintenant la guerre clouent Nadia dans son appartement. Voilà 15 jours qu'elle n'en est pas sortie, quand un matin le téléphone sonne.
Un homme lui annonce que sa mère a repris connaissance.
Ce même jour, l'armée russe a presque encerclé la ville, dont le siège commence.
Nadia part pour l'hôpital, dehors c'est le chaos et l'agitation. Le gouvernement presse les civils d'évacuer, Nadia refuse.
Elle arrive à l'hôpital, se précipite vers la chambre de sa mère, mais un tremblement de terre l'arrête net. Lorsqu'elle entend un sifflement assourdissant, elle comprend que ce n'est pas un tremblement de terre d'origine naturelle. Ce sont des bombes.
Un bruit d'avion se fait entendre, quelqu'un court dans le long couloir et crie « Tous à terre ! » L'homme plonge au sol, percute Nadia et une autre femme dans son élan. Nadia se retrouve par terre, nez à nez avec un appareil-photo.

Romain

Julie est née le mardi 24 juillet 2005 à la maternité de Kherson.
Le père de Julie est inconnu, elle a une grande sœur, Lucie, née en 2000.
Dès l'âge de 8 ans, la famille part vivre à Odessa pour le travail de leur mère. C'est là que Julie grandit, une enfance assez solitaire. La sœur de Julie entre au lycée, elle au collège.
Au fil des années, les deux sœurs entament des recherches pour savoir qui est leur père.
Le jour des quatorze ans de Julie, sa sœur lui apprend qu'elle a une piste, que leur père habite Marioupol. Elles décident d'y aller ensemble, déterminées à retrouver leur géniteur.

Voilà trois années qu'elles vivent là, dans un petit appartement.
Un soir elles regardent la télé ensemble quand, d'un coup, les programmes s'interrompent pour montrer le président. Il annonce que la Russie a attaqué le pays, que le peuple va devoir se battre.
Elles pensent à une blague, mais en entendant l'alarme dehors, elles comprennent qu'en ce 24 février 2022, la guerre a commencé.

Un mois plus tard, Julie et sa sœur marchent vers l'hôpital où elles vont se renseigner sur les tests ADN. De nouveau l'alarme, cette fois doublée des premières bombes sur Marioupol. Les murs tremblent, tout le monde est affolé. Les passants se marchent dessus, se réfugient dans les premiers magasins ou restaurants qu'ils trouvent. Un mouvement de foule terrible.
Les filles arrivent apeurées à l'hôpital, marchent dans un long couloir.
Une explosion : elles s'allongent face contre terre. Courant, affolé, un photographe fait tomber son appareil-photo.

Léa

Le 9 mars 2006 est née Tamara à la maternité de Podgurskaya. C'est la première fille d'une fratrie de trois. Elle grandit au calme de la campagne pendant 16 ans.

Tamara suit une scolarité sans difficultés, c'est une très bonne élève, sérieuse. Pendant son temps libre, elle aide son père à la ferme ou bien se promène dans les champs avec ses amis. Mais l'année de ses 16 ans, c'est aussi l'année où la guerre éclate. Elle l'apprend en cours, pendant une évaluation, lorsqu'une alarme retentit. Tous les élèves sont pris de panique, ils s'allongent au sol. Ils n'ont plus qu'à attendre. Elle pense à sa famille, se demande où ils sont, s'ils vont bien.

Des militaires entrent et évacuent la classe. Tamara rentre chez elle pour s'enfermer, se mettre à l'abri, la ville est encerclée par les soldats russes.

Camille

Marioupol, 26 février 2022, 22h

Chère amie,

Je t'écris cette lettre car j'ai peur pour l'avenir, de ne plus pouvoir te serrer dans mes bras ni pouvoir me confier à toi.
Ici tout va mal. On ne mange plus à notre faim car les Russes empêchent les ravitaillements. Nous faisons de notre mieux pour nous protéger mutuellement, surtout les enfants. Nous voulons le mieux pour eux. Plus le temps passe, plus nous perdons nos familles, nos amis, des réfugiés et, de plus en plus, nos soldats. Lorsque nous sommes malades, nous ne pouvons pas nous soigner. J'envie la chance que tu as d'être en Russie, à l'abri de toute ces horreurs.
Fais attention à toi.

Ton amie qui t'aime fort.

Louanne et Thaïs

Marioupol, 27 mars, 14h08

Chère K.,

J'étais partie te rendre visite à l'hôpital. J'avais apporté des chocolats et des fleurs pour te réconforter. Je ne te raconte pas tout ce que j'ai fait pour trouver les sucreries : avec la guerre, il n'y en a nulle part.
Tu as été touchée par une bombe. Tu t'en es sortie sans séquelles physiques, mais ça reste très traumatisant pour toi. Tu as tout juste 20 ans, comme moi. J'étais avec toi au moment de l'explosion, je n'ai pas été touchée.
Au moment d'entrer dans ta chambre, j'entends un bruit sourd. En quelques secondes, un grand mouvement, une foule paniquée se dirige vers moi. Je ne pense qu'à toi. J'appelle à l'aide, d'autres bruits sourds, il fait trop chaud, nous sommes collés les uns aux autres. Je commence à voir flou.
Je me suis réveillée dans la même chambre que toi.
Je t'écris cette lettre pour t'expliquer ce que j'ai vécu ce jour-là et pour que tu te rappelles de notre amitié. Même si aujourd'hui nous avons perdu contact, je pense toujours à toi et j'espère que tu vas mieux.

Prends soin de toi,
Ton amie V., qui pense à toi.

Thaïs

Je t'envoie ce message parce que tu m'as beaucoup aidée lorsque je suis venue en France pour la première fois. Tu es beaucoup plus qu'une guide touristique pour moi : tu es comme ma fille.

J'essaie de garder le sourire pour ne pas inquiéter les enfants. Au fond, mon monde s'écroule à chaque minute. Je n'ai plus la force d'affronter les problèmes de la vie.
Il y a deux jours, j'ai été confinée pendant des heures qui me paraissaient interminables car un Russe s'est infiltré dans l'hôpital pour y faire sauter une bombe.
Mon fils était à l'hôpital ce jour-là, il a été projeté contre un mur et a subi de graves blessures. Il a été rapidement opéré. Il est en vie, mais… Je me retiens de ne pas pleurer devant lui : les médecins m'ont annoncé qu'il ne pourrait peut-être plus marcher.
Nous ne savons pas de quoi l'avenir sera fait et j'ai peur. Peur pour moi, mes enfants et surtout mon mari qui est devenu soldat du jour au lendemain.
Si seulement cette guerre pouvait s'arrêter...
Tu as de la chance d'habiter en France. Toi, de là où tu es, tu es à l'abri contrairement à nous. Je voudrais que tu prennes conscience de la chance que tu as. Elle n'est pas, plus, donnée à tous... La preuve.

Peu importe ce qui peut m'arriver, je n'aurais pas supporté de partir sans te dire un dernier mot, ou un au revoir.

C.

Louanne

Chère cousine,

Tu n'as pas compris mon choix de partir en Ukraine, quitter la France pour aider les autres. Je suis aujourd'hui infirmier à Marioupol.

Le 24 février, un jeudi à trois heures du matin, je me rends à l'hôpital avec un de mes collègues avec qui je m'entends très bien. Nous marchons vers la chambre d'un patient quand tout à coup, nous entendons l'alerte, puis le sifflement des bombes, les explosions. Le sol tremble sous nos pieds, tellement fort que nous avons le réflexe de nous allonger en nous bouchant les oreilles. On entend des cris partout dans l'hôpital, des gens courent, de nombreux patients arrivent.
De pire en pire, de minute en minute, les gens pleurent leurs enfants, leurs proches. Je vis un cauchemar, le stress et la peur sont montés d'un coup, mais je reprends mon sang froid pour aider ces pauvres gens blessés.

Voilà pourquoi je suis venu ici.

Loane

Chèr(e) inconnu(e) de France,

Je suis un adolescent de 17 ans, je suis né à Marioupol où j'ai toujours vécu. J'ai un grand frère et deux petites sœurs. Je fais du foot dans l'équipe de ma ville.
Avant la guerre j'avais une vie paisible, avec toute ma famille dans une maison à la campagne. Au lycée, tout se passait pour le mieux, j'avais mon groupe d'amis, de bons résultats... Je suis dans un lycée d'art, je suis passionné par tout ce qui tourne autour de l'art, c'est-à-dire le dessin, la peinture, la sculpture.
Puis un jour, je suis passé de la meilleure vie que je pouvais avoir au cauchemar...
J'étais en consultation à l'hôpital avec ma maman, on partait pour rejoindre notre voiture quand nous avons entendu l'alerte retentir dans toute la ville. Pris de panique, nous nous sommes couchés au sol.
Notre pays était attaqué, sous le feu russe.
Nous sommes restés plusieurs heures allongés dans ce couloir, le temps que ça se calme.
Ces heures ont été traumatisantes. Nous avons vu des brancards défiler, certains n'avaient « que » des petites blessures mais certains avaient perdu un membre, d'autres étaient entre la vie et la mort. Les pleurs des familles retentissaient dans tout l'hôpital.
Avec ma mère nous étions inquiets pour le reste de notre famille. On espérait que la maison ne soit pas touchée et que les nôtres étaient à l'abri.

Depuis je vis dans la peur, le jour comme la nuit. Je ne suis pas serein mais je n'ai pas envie de fuir. Je ne veux pas partir de la ville dans laquelle je suis depuis petit.
Je vous raconte tout cela pour qu'en tant que citoyen d'un pays en paix, vous vous rendiez compte de ce qu'est la vie dans un pays constamment menacé, attaqué par l'ennemi.
Tout ça pour vous dire de profiter de chaque moment de votre vie, de profiter de votre famille ainsi que de vos amis.

Maëlys

Je m'appelle Mariya, j'ai 25 ans et je vis avec mon enfant de trois ans. Enfin, je vivais. Je suis une survivante de cette guerre. Je veux dire mon histoire.
On était le 24 février 2022, « un mois calme » me direz-vous. C'est ce que je pensais, c'est ce que tout le monde pensait, mais on s'est trompé.
J'avais couché mon fils, je m'étais assoupie sur le canapé devant n'importe quel film.
2h45, je me réveille en sursaut. La peur, cette émotion qui bloque tous vos sens jusqu'à la paralysie. Ce sentiment terrifiant, c'est ce que j'ai ressenti en voyant mon immeuble en feu. Comment ai-je eu la chance d'en sortir ? Même moi, je me pose la question.
J'entends des cris familiers, la voix de mon fils. Je tourne la tête, sa chambre est en feu. Je ne réfléchis pas, j'agis, je prie les dieux qu'il ne lui soit rien arrivé, je prie pour que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve et non un vrai cauchemar. Mais ce que je vois m'effraie, mon fils est là, par terre, baigné de sang.
Réveillez-moi… Tout cela n'est qu'un cauchemar… Réveillez-moi.
Je cours, comme jamais je n'ai couru, jusqu'à l'hôpital. Mes poumons me brûlent, je n'y fais pas attention, seul compte cet enfant que j'ai mis au monde. Je ne saurais dire l'heure, peut-être 4h ou 5h. J'arrive enfin, des blessés me regardent, d'autres font des signes, je cours vers un médecin qui me repère et prend en charge mon bébé.
…
Boum
…
On nous attaque. C'est encore plus violent que les derniers tirs, tout le monde se jette à terre ; moi aussi quand mon cœur rate un battement. Il est là dans les bras de ce médecin, il ne bouge plus, son corps est devenu livide comme s'il ne vivait plus.
Non. C'est impossible ! Non, je crie de toutes mes forces.
Il faut voir la vérité en face, je l'ai perdu.
Ils me l'ont enlevé sans remords, ces hommes qui enlèvent nos vies sans rien ressentir.
Vous pensez tout savoir sur le monde, mais connaissez-vous vraiment les humains ?
Les personnes autour de vous sont-elles dignes de confiance ? Cette guerre, ce sont nos voisins qui nous poignardent.
Je m'appelle Mariya, j'ai bientôt 26 ans. À l'heure où j'écris ceci, j'ai perdu tout espoir en l'humanité. On m'a enlevé mon enfant le jour de son anniversaire. Comment faire pour croire encore en l'humanité. Et vous, comment faites-vous ?

Capucine

© DR

Marioupol, Ukraine – 6 mars 2022
EVGENIY MALOLETKA / ASSOCIATED PRESS

J'ai vu cette photo de gens cachés dans un sous-sol, fuyant les bombardements, des enfants qui ont certainement faim et froid. On a l'impression que ça fait des mois qu'ils sont ensemble dans ce sous-sol. Sans eau ni électricité ni chauffage.
Je me suis demandé s'ils sortiraient un jour ? Peuvent-ils se laver ? Comment s'occuper des enfants ? Est-ce que leurs proches vont bien, ont-ils des nouvelles ?
Sont-ils encore en vie aujourd'hui ?
Et quand ils sortiront, n'y aura-t-il que des ruines ?
Et que feront-ils une fois sortis ? Beaucoup de questions me sont venues.
Voir la peur sur les visages… Comment rassurer leurs enfants et se rassurer aussi ? Avec cette nécessité de cohabiter avec très peu de ressources.
Personne ne mérite tout ça, personne ne devrait s'inquiéter de savoir si demain il va mourir ! On devrait pouvoir manger, se réchauffer, sourire, sans pays à reconstruire, sans se préoccuper, demain, du « bilan de la guerre ».

Watson

Chère Y.,

Je t'écris depuis la cave où nous nous sommes réfugiés. C'est si dur, je pense beaucoup à toi. J'aimerais tellement que tout redevienne comme avant, que l'on puisse se revoir sans problème. Nos journées, nos après-midi, nos soirées passées ensemble me manquent terriblement. Il est temps que tout s'arrête. Je veux retrouver les endroits où je me sens bien, pas ce sous-sol en piteux état. Et puis j'ai tellement froid... J'ai si faim, je rêve d'un poulet rôti.
Nous sommes obligés de faire avec ce que la vie nous réserve. Nous n'avons ni eau, ni électricité, ni chauffage. Mon état mental se dégrade petit à petit.
J'en ai marre ! Je veux que tout s'arrête !
Et toi ? Est-ce que tu penses à moi ?
Dès que tu liras ça, donne-moi de tes nouvelles. Comment ça se passe dans ton pays, toi ?
Dis-moi comment tu vas...

Maëlys, Ania et Florine

19/05/2022

Cela me déchire et m'effraie d'être enfermée dans le sous-sol de l'immeuble. Comment en sommes-nous arrivés à cette situation, sous les bombardements incessants de nos anciens amis russes ?
Là où je suis en ce moment, il fait extrêmement sombre et humide. Un enfant est avec nous : il a un an ou deux et cela me brise le cœur de voir des enfants dans une telle situation. J'espère que de ton côté, il n'y a pas trop de personnes qui disparaissent. J'ai tellement hâte que l'on puisse se retrouver...
J'aimerais revenir en arrière, pouvoir sortir dans des parcs publics, pouvoir profiter de la vie sans se faire tirer dessus ou bombarder. On pourrait prendre le premier avion et partir en voyage comme dans un « film de merde » … Mais je délire, pour garder un peu de sourire.

Ilona, Margaux et Capucine

Je suis une adolescente de la MFR d'Urville-Nacqueville. Je t'ai vu pour la première fois dans une chapelle : tu étais en photo dans une exposition à Bayeux, en octobre 2022.
Une photographie glaçante, le lieu est froid et humide, dégradé... Je me posais cette question : toi qui étais bébé, dans les bras - je suppose - de ta maman... D'après ce que j'ai compris, tu t'appelles Louis. Je me demande ce que tu es devenu. Aujourd'hui, tu as quel âge ?
Tu étais si petit, bien trop pour vivre une chose pareille. Tu ne dois pas t'en souvenir. J'espère que tu es sorti de toute cette misère et de cette horreur, sain et sauf.

D.

Chère D,
Je suis Louis, le bébé de la photo. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis qu'elle a été prise. J'ai actuellement 17 ans et, par chance, je suis sorti de cette longue misère, sain et sauf.
Mais très malheureux. Cette photo a été prise le jour où j'ai été séparé de ma mère, de mon père et de ma grand-mère.
Depuis ce jour, ma grande sœur Lucie et moi n'avons plus jamais eu de nouvelles d'eux. Tous les jours on se demande s'ils sont encore en vie, si on va les revoir un jour.
Aujourd'hui, je vis avec ma grande sœur dans un appartement. Si la guerre recommence, nous fuirons le pays.

Camille, Malorye et Léa

Cela fait trois jours que nous sommes dans cette cave sombre et humide.
Nous sommes entourées de voisins aussi affolés que nous.
Seule une petite lumière nous éclaire.
Nos compagnons sont partis chercher de la nourriture.

Oléna
Quand est-ce qu'ils arrivent ? Ils devraient déjà être rentrés.

Le bébé commence à pleurer.

Klara
Oui, il serait temps. Ces pleurs, c'est la faim.

Oléna
Tant pis, on commence à préparer les restes.

Elles préparent à manger avec le peu qu'il reste, puis dégustent leur maigre repas.
Les pleurs continuent.

Klara
J'essaie de le calmer mais rien à faire !

Oléna
Mon grand-père me divertissait comme ça étant petite.

Oléna invente un dialogue, tenant une peluche dans une main et une poupée dans l'autre.

- **La peluche** *(surexcitée)* Vite, vite ! Dépêche-toi de préparer ta valise !
- **La poupée** Mais où allons-nous ?
- **La peluche** Nous partons pour les Bahamas ! Faisons vite ! Nous allons louper notre vol.
- **La poupée** Génial ! On va prendre l'avion !!
- **La peluche** D'après ce que l'on raconte, la mer est turquoise à perte de vue et le climat est fantastique. J'ai hâte de me baigner et bronzer.
- **La poupée** On va passer les meilleures vacances de toute notre vie !

Un des enfants *(avec des étoiles dans les yeux)*
J'aimerais tellement aller aux Bahamas, Maman !

- **La poupée** Mais pourquoi tu ne viendrais pas avec nous ?
- **La peluche** Oh mais ça serait superbe, prépare aussi tes affaires !

L'enfant regarde sa mère dans les yeux pour avoir son approbation.

L'enfant
C'est vrai, je peux ?

Klara
Bien sûr, mon ange.

- **La peluche** Sapristi, j'allais oublier, nous allons plonger avec les créatures marines !
- **La poupée** Surtout n'oublie pas ton maillot de bain et tes brassards.
- **La peluche** C'est parti, en route pour de nouvelles aventures !

Oléna
Et c'est ainsi que la peluche, la poupée et l'enfant vécurent heureux sur une île paradisiaque.

Klara
Bébé s'est endormi !

Oléna *(mimant la peluche)*
Je t'avais dit que ça marcherait.

Louanne et Thaïs

Amine
J'en peux plus de ce sous-sol pourri ! J'ai l'impression d'être un rat !

Brigitte
Je suis d'accord : je viens d'avoir 67 ans, j'ai travaillé toute ma vie et je finis par passer ma retraite dans un trou...

Magela
Je devrais avoir une portion de plus pour moi et mon bébé. C'est un enfant, donc nous passons en priorité.

Brigitte
Ton gosse, ton gosse, toujours ton gosse ! T'es pas toute seule...

Magela
On ne sortira pas d'ici vivant si personne ne fait d'efforts.

Ivanka *(une enfant)*
Stop ! Vous n'êtes qu'une bande d'égoïstes qui ne pensez qu'à votre poire ! Toute la nation est touchée, certains ont perdu la vie, alors arrêtez de vous plaindre pour tout et n'importe quoi. On doit être soudé. Rendez-vous compte de l'absurdité de la situation : je suis la plus jeune et c'est moi qui vous fais la leçon. C'est pas normal, bon sang !

Ivana *(une autre enfant)*
Ivanka a raison. Vous n'allez pas vous faire la guerre entre vous alors que nous sommes tous dans le même pétrin ! Ressaisissons-nous !

Ivanka
C'est quand même dingue ! Vous, les adultes… On a déjà tout le bazar de votre guerre dehors, alors n'en inventez pas une ici !
Parce qu'en plus, c'est sur nous, les enfants, que ça finit toujours par retomber.

Romain, Watson et Alexandra

5 août 2022

Kalyna Et le petit Miron ?
Oksana Il est malade, il a beaucoup de mal à dormir.
Kalyna Il ne devrait pas vivre ça.
Oksana Comme tous, personne ne devrait vivre ça. Lui, c'est son anniversaire aujourd'hui... Que ferons-nous quand il n'y aura plus de nourriture ?
Kalyna On pourrait sortir fouiller les magasins.
Oksana Après les bombardements, on ne trouvera rien, c'est dangereux de sortir.
Kalyna On risque déjà suffisamment nos vies.
Oksana Mais on pourrait chercher des secours, des humanitaires pour nous aider.
Kalyna Tu nous as dit que c'était l'anniversaire du petit Miron ?

Kalyna part seule. Plusieurs heures sont passées quand elle revient.

Oksana Regarde, Miron, Kalyna revient ! Tu nous as tellement inquiétés !
Kalyna Oui, je suis désolée. Désolée, désolée. J'ai rencontré des secouristes. J'ai pensé à Miron. On n'allait pas rester là plus longtemps à mourir de faim... Et...

Elle sort un joli gâteau et deux jouets.

Kalyna Je souhaite un joyeux anniversaire à ton fils. Quatre ans, une année entière dans la guerre et, grâce à lui, on peut changer notre tristesse en joie. Miron nous donne du courage, profitons de son anniversaire.
Oksana C'est merveilleux ! Pardon, je...

Oksana regarde le gâteau d'anniversaire et le sourire de Miron déballant un paquet. Des larmes coulent sur ses joues.

Un secouriste
On a apporté de l'eau, des vivres. Nous ne pouvons pas rester mais maintenant qu'on vous a localisés, on reviendra régulièrement vous ravitailler.

Les secouristes sont revenus, nous allons être évacués. Nous sommes tellement heureux de quitter enfin ce trou. « Enfin, on peut sortir de ce cauchemar ». Tout le monde pleure de joie. J'ai revu Oksana bien plus tard, par hasard.
Elle m'a confié que Miron parlait souvent du jour de ses quatre ans comme d'un moment heureux.

Marie-Amélie

Nataliya J'en ai vraiment marre de rester enfermée par ce froid.
Dariya Moi aussi. Dis-toi que ça peut durer encore très longtemps. Tiens, ma couverture.
Nataliya On se la partage ?
Dariya Si tu veux.

Elles se blottissent toutes les deux sous la couverture.

Nataliya J'ai faim.
Dariya On n'a presque plus rien. Pense à ton plat préféré.

Un temps.

Nataliya T'as vu « Titanic », le film ? À un moment, tout le monde mange des énormes plats, des rôtis, dans une très belle salle de réception. Un orchestre joue…
Dariya J'espère que notre histoire finira mieux...
Nataliya T'es bête !
Dariya Tu as déjà voyagé sur un bateau ?
Nataliya Avec ma classe au lycée... Ça paraît si loin.
Dariya Où étiez-vous ?
Nataliya New York, dix jours de traversée !
Dariya C'est mon rêve depuis petite, depuis que j'ai vu les photos, les films... Viens, on se raconte l'histoire de notre voyage là-bas, ce voyage qu'on ferait si on n'était pas là !

Un temps.

Dariya On va arrêter de parler de ça, ce n'est pas le moment.

Un an après la fin de la guerre. Une rue.

Nataliya DARIYA !!!
Dariya Nataliya ! Ça fait si longtemps.
Nataliya Depuis ces mois passés ensemble dans cet abri. Qu'est-ce que tu deviens depuis cette foutue guerre ?
Dariya Une fois que la guerre a fini, j'ai commencé à être dépressive. Je n'avais plus envie de rien, plus d'appétit, j'étais toujours triste, plus d'intérêt pour quoi que ce soit. Aussi je ressentais un vide : que tu ne sois plus tout le temps là… On s'est confié tellement de choses ! Ça va mieux aujourd'hui.
Nataliya Comment tu as surmonté ?
Dariya J'ai trouvé le métier de mes rêves !
Nataliya Hein ?
Dariya Tout s'est passé par hasard. Je me promenais en ville, je suis passée devant un panneau avec des annonces. Ils cherchaient des gens dans une boîte d'audiovisuel... Je me suis présentée, j'ai passé l'entretien et j'ai été prise. Alors depuis, je suis scénariste. Inventer des histoires pour me sortir de la déprime, ça me plaît. Mais dis, on ne parle que de moi, là...
Nataliya Je suis contente que tu fasses ce qui te plaît. Ça va mieux aussi, moi. J'ai eu une phase après la guerre où au niveau du moral tout était noir, un traumatisme noir. Je vivais dans la peur que tout cela recommence. Maintenant tout va pour le mieux... D'ailleurs je suis désolée, je ne dois pas tarder.
Dariya Ah ?
Nataliya J'ai un avion à prendre, pour New York. Tu sais, avant la guerre, j'y avais étudié le droit, le droit des enfants. J'y retourne.
Dariya Je suis vraiment contente de ce que tu es devenue ! Quand nous nous sommes retrouvées enfermées dans cette cave, on ne se connaissait pas vraiment.
Nataliya Oui. Et sans ça, nous ne nous serions peut-être jamais connues. Je suis heureuse de t'avoir rencontrée, même si ce n'était pas le meilleur endroit. Je t'appelle, on se revoit à mon retour de New York ?

Maëlys, Ania et Florine

Alexis,

Aujourd'hui, on aurait dû fêter nos deux ans ensemble. Ensemble et pourtant séparés, toi sur le front, à l'assaut des miens, moi dans une cave pour me protéger des bombes lancées par tes collègues. Nos deux pays sont en guerre et on ne peut rien y faire.

Je ne sais pas si je survivrai, ni si un jour tu liras cette lettre. J'aimerais te dire qu'un petit bébé grandit dans mon ventre. Eh oui, tu vas être papa. Le terme est dans deux mois.

Si c'est un petit garçon, j'aimerais l'appeler Noé et si c'est une petite fille, j'aimerais l'appeler Luna.

J'espère te revoir un jour, je t'embrasse, je t'aime.

Anastasia

10 novembre 2022

Anastasia,

C'est moi, Alexis. Je ne sais pas si tu es encore en vie ou bien si nos bombes t'ont tuée, mais je t'écris ces quelques mots pour m'apaiser et me libérer de ce poids sur mon cœur, qui est bientôt plus lourd que nos bagages.
Aujourd'hui, la situation devient critique pour nous. L'Ukraine reprend des forces, j'en suis content, votre espoir peut renaître. Hélas, mon président n'abandonnera pas. Il veut faire de nous des héros, mais nous sommes juste vos bourreaux. Les unités changent régulièrement, nous sommes en mouvement sans arrêt, les temps de repos sont courts, tout paraît figé dans l'éternité. Mes frères d'armes sont épuisés, alors j'imagine que de l'autre côté aussi.
Et Dieu seul sait la fin du combat.

Je t'écris ces mots car je sens mes forces me quitter petit à petit. Il est de plus en plus compliqué de survivre, tous ces dégâts, ces victimes, ces horreurs que nous sommes forcés de vous faire vivre… J'ai honte de moi ainsi que de mon pays. J'aimerais pouvoir baisser les armes, définitivement.
Mais ils trouveraient ça lâche de ma part. J'ai envie d'abandonner la guerre, le pays, ma vie. Je veux tout stopper. Les combats menés quotidiennement sont trop intenses, je ne tiendrai pas longtemps.
Un peu plus chaque jour, je perds l'espoir de te revoir et de pouvoir faire ma vie avec toi.
Ma chère Anastasia, si j'abandonne et que je ne reviens pas, mes derniers mots et mes dernières pensées seront pour toi.

Je t'aime.
A.

Wendy et Marie-Amélie

Lycée général et technique

Auguste-Chevalier

DOMFRONT EN POIRAIE (61)

© DR

Classe de Première HGGSP – Histoire-Géographie et Sciences Po

LES ÉLÈVES

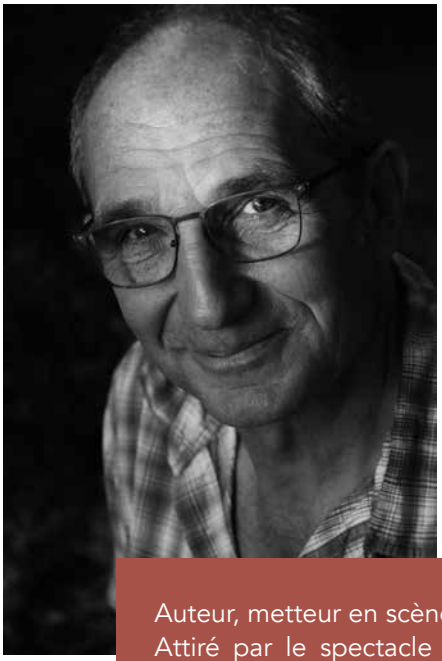
Juliette BEAUDET
Charlène BOIZET
Gabin BOURDON
Houssen CHERIFOU
Corentin CONSTANT
Lola COSTARD
Benoit COURTEILLE
Louise CROCHET
Sarah DELHONTE
Matéo DIVARET
Nina DOMANSKI
Lucille FLEURY-COUPRIS
Naëla LAUNAY
Elsa LETISSIER
Anaïs MASSERON
Marie PAYS
Anna POTII
Léo ROUILLET
Gaël SIMON
Noam SOUL
Amélie TOUTAIN

L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE

Claire LEGAIT
Professeure d'Histoire-Géographie

Catherine SEGERS
Professeure documentaliste

Christel VAZOU-GROLLEAU
Proviseure



© DR

SYLVAIN DIAMAND

Auteur, metteur en scène et musicien.
Attiré par le spectacle vivant et particulièrement sensible au rapport texte-musique, Sylvain Diamand développe son travail de composition auprès de compagnies de théâtre, de marionnettistes, de conteurs, ou lors de lectures publiques.

En 1995, il obtient la bourse de la fondation Beaumarchais-SACD pour un premier récit jeunesse, *Les neuf cercles*. D'autres écrits pour le théâtre jeune public suivront (*12 rue Papillon, Posé sur le vent, Emma, tu rêves ?*). Toujours proche du théâtre, sur l'invitation de la Compagnie Akselere il cosigne le texte et la mise en scène de *Crowning Glory* (2009). Expérience marquante, elle se renouvelle depuis avec différentes compagnies basées en Normandie.

Parallèlement à la création de spectacles, il anime des ateliers d'écriture dans diverses structures, notamment des classes Ulis, des unités psychiatriques du milieu hospitalier et des établissements pénitentiaires. Il anime également des ateliers de pratique musicale et de théâtre d'ombres auprès d'enfants porteurs de handicaps.

Comment des adolescents vont-ils recevoir des images d'une telle violence ? Pourront-ils écrire sur des sujets aussi complexes, là où nous adultes peinons parfois dans nos pensées, nos discours face à l'insupportable ?

Tels étaient mes questionnements à la sortie des expositions proposées dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de Guerre. La perte, les cris et les larmes, les regards perdus d'adultes et d'enfants ont jalonné ce parcours. Un condensé d'expériences humaines, inhumaines... Il est peu de dire que dans ces expositions, la mesure n'était pas au rendez-vous ; peut-être cela est-il nécessaire ? C'est violent, mais finalement rien en regard du quotidien de celles et ceux qui sont au cœur de ces évènements.

Pour le premier atelier d'écriture, nous avons commencé par regarder ensemble les photos du reportage « Les persécutés », par Yannis Behrakis. La première réaction des élèves fut de constater le contraste entre la « beauté » des images et l'horreur des situations, et comme pour absorber ce premier choc, c'est l'indignation qui s'est manifestée. La place du photographe a aussi été questionnée : « Pourquoi prend-il cette photo au lieu de tendre la main à cet homme épuisé qui rampe juste devant lui sur le sable ? » S'est ensuivi un échange sur la nécessité d'informer. Ce premier « sas » franchi, nous avons tenté de décrypter les intentions du photographe. Comme les pièces d'un puzzle, les élèves ont posé les premiers mots qui leur venaient. Finalement, aux questions qui m'occupaient l'esprit sur la capacité des élèves à traiter un tel sujet, ils et elles ont répondu à leur manière, avec cœur et lucidité : « On ne peut pas comprendre, on ne l'a pas vécu de près, on peut juste imaginer... »

Imaginer, c'est donc ce qu'ils ont fait en essayant de se rapprocher de cette réalité jusque-là lointaine. Certains ont fait le choix de se mettre à la place de migrants, d'autres d'imaginer les croisées de leur chemin et, en quelques lignes, des petites fictions sont apparues, des lettres ont été adressées, des mains se sont tendues. D'autres encore, mus par un fort sentiment d'injustice, ont été incisifs dans leur questionnement adressé aux adultes ; ils sont à cette frontière (encore une !), celle de l'incompréhension d'un monde qu'ils n'ont pas construit, mais qu'ils vont pourtant devoir embrasser. Et puis un slam sans concession a aussi pris sa place... Au-delà de la forme choisie, le temps de ces quelques séances, un rapprochement avec la réalité des migrants s'est fait.

Puisqu'il s'agissait également d'expérimenter le travail d'écriture créative, je remercie vivement les élèves d'avoir accepté de reprendre régulièrement, parfois de transformer leur texte tout au long des ateliers, jusqu'à ce qu'il leur semble témoigner de leurs sentiments profonds. À travers leurs écrits, ils ont aussi montré qu'un pas vers l'autre, c'est aussi un pas vers soi.

Sylvain DIAMAND

© DR

Île de Lesbos, Grèce - 17 septembre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

L'aventure de Mohamed

Je m'appelle **Mohamed**, je suis marchand de fruits et j'ai voulu quitter mon pays en guerre.
J'ai dû économiser pendant cinq ans, juste pour le prix du passage et sans même savoir exactement où le bateau m'emmènerait…
Mon seul espoir était que dans ce nouveau pays, on m'accueille, qu'on ne me **rejette pas** juste parce que je suis étranger. Quand j'ai enfin réussi à avoir une place, on nous a entassés sur des petits bateaux pneumatiques. Nous étions **une cinquantaine** et je ne m'attendais pas à être sur un si petit bateau. Je pensais à quelque chose de plus grand. Je ne sais pas si c'était pour nous rassurer, mais il y avait tout de même quelques **gilets de sauvetage**. Nous avons voyagé pendant plusieurs jours et nous n'avions pratiquement pas de nourriture. Des personnes sont tombées à l'eau, mais nous n'avons pas pu les récupérer. Quand nous sommes arrivés aux abords de **la Grèce**, deux sauveteurs sont venus à notre rencontre pour que nous puissions descendre sans risque, mais j'étais tellement heureux d'être enfin arrivé dans ce pays que je suis monté sur le bord du bateau et j'ai sauté. Malheureusement, je me suis mal réceptionné et je suis tombé.

Gaël

Avez-vous vu cette photo ?

Le jour où je suis tombé dessus dans un journal, j'ai eu un choc.
Je ne me suis pas reconnu.

La peur et la fatigue étaient visibles sur mon visage. Jusque-là, je vivais avec ma famille, dans notre pays, et puis un jour, nous avons dû le quitter. Avec la guerre, on ne pouvait plus passer une journée sans avoir peur. Quand nous avons pris cette décision, faire nos bagages fut une épreuve difficile. S'imaginer ne plus jamais revenir et partir dans un endroit que l'on ne connaît pas est douloureux. Le jour où nous sommes partis, je me souviens de la chaleur qui nous brûlait la peau. En découvrant le bateau, je me suis tout de suite rendu compte que nous étions beaucoup trop pour une si petite embarcation, et c'est seulement une fois à bord que j'ai réalisé que nous ne savions même pas où nous allions. La nuit tombait vite et avec la houle, dormir était un vrai défi. Au bout du deuxième jour, la faim commença à se faire sentir. Nous n'avions que de petites provisions, pas de quoi tenir longtemps. Les jours passaient et nous étions traversés par des sentiments contradictoires, le soulagement d'avoir quitté notre pays, mais aussi la crainte d'aller dans un endroit que l'on ne connaissait pas. Enfin, nous avons aperçu une côte au loin. Sur le moment, l'excitation était à son maximum. On sentait à travers les regards de chacun qu'une nouvelle page aller pouvoir s'ouvrir dans nos vies. Le soulagement était tellement intense, un mélange de fatigue et l'espoir de la fin d'un malheur.

Corentin

Un voyage rempli d'espoir

Jour 1

C'est bon, je quitte ma terre...
Non pas que cette idée me plaise, mais la guerre et la peur ont pris ma place.
Je pense migrer vers l'Europe. Enfin ce n'est pas comme si j'avais le choix, je ne pars malheureusement pas en vacances…
Peut-être qu'une meilleure vie m'attend là-bas, j'ai toujours entendu du bien de l'Europe, un espace civilisé, évolué.
Je suis optimiste.

Jour 2

Le moment est arrivé...
Je pars. Enfin si c'est possible, car nous devons facilement être une cinquantaine de personnes à vouloir embarquer. Vieux, jeunes, femmes… il y a même des enfants ? Des bébés !!!
Quelle horreur ils vivent si jeunes !
Ont-ils vraiment le choix ?
Il est l'heure de partir...

Jour 3

Le voyage est rude, la mer est parfois calme, parfois déchaînée...
On a évité de trop grosses pertes et j'espère que le voyage se terminera rapidement.
Je pense pouvoir le faire.
En attendant, seul le bruit des vagues et des pleurs se fait entendre.

Jour 4

Enfin l'Europe ! Nous sommes arrivés !
De joie, certains ont sauté du bateau.
Va-t-on enfin être plus tranquille ?
Il faut qu'on se dirige vers une ville au plus vite pour enfin se reposer.

Jour 5

Sur la route, nous avons été stoppés par des barrières et interpellés par des gardes armés.
Mais pourquoi ? Pourquoi nous faire encore attendre ? Ne sont-ils pas au courant de tous nos problèmes, nos pertes et les larmes qui ont coulé avant d'arriver jusque devant eux ?
Et pourtant, nous sommes encore bloqués !
À chaque fois que je croise leur regard, je ressens un jugement de leur part. Ils nous regardent comme des bêtes. Ils nous parlent dans une langue que personne ne comprend. Quelques-uns parmi nous semblent avoir des bases, mais ils s'expriment mal : « *…Nous… Humains aussi… vous savez ?* »

C'est donc ça l'Europe ?

Finalement, après plusieurs heures, j'ai pu passer, mais tout le monde n'a pas eu ma chance. La plupart attendent encore...
D'autres gardes nous conduisent vers un bus et à leurs gestes, on comprend qu'il faut monter dedans.
Après plusieurs heures de route, nous arrivons dans une ville.
Mais à travers les vitres, je peux déjà voir le regard perçant des gens me juger. Je devine leurs préjugés, mais pourquoi ? Ils ne me connaissent pas… Vont-ils seulement essayer ?
Je ne pouvais plus rester dans mon pays et, à peine arrivé, je ne me sens pas à ma place dans celui-ci...

Matéo

Je vous vois

Je vous vois, dans la boue, à la recherche d'une vie honorable.
Ayant dû abandonner tout ce qui vous semblait éternel.
Je vous vois dans la tristesse, le froid et la vie abominable, risquant votre vie et celle de vos enfants à bord de cette embarcation si frêle.
Je vous vois face aux policiers, militaires et hommes d'État qui refusent de vous laisser entrer sur leur territoire stable.
Je vous vois, obligés de vous mettre à genoux pour pouvoir fouler une terre soi-disant universelle.

Je vous vois aux bords de grands axes routiers,
Ou nageant jusqu'au rivage pour finalement être repoussés par les autorités,
Je vous vois cachés sous ce magnifique coucher de soleil qui masque tant d'atrocités.

Je vous vois sur ces photos prises sur le vif, hommes, femmes et enfants vivant l'horreur.

Elles nous racontent une partie de votre histoire, mais ce temps est déjà passé.

Je vous vois, mais quel est votre avenir ?

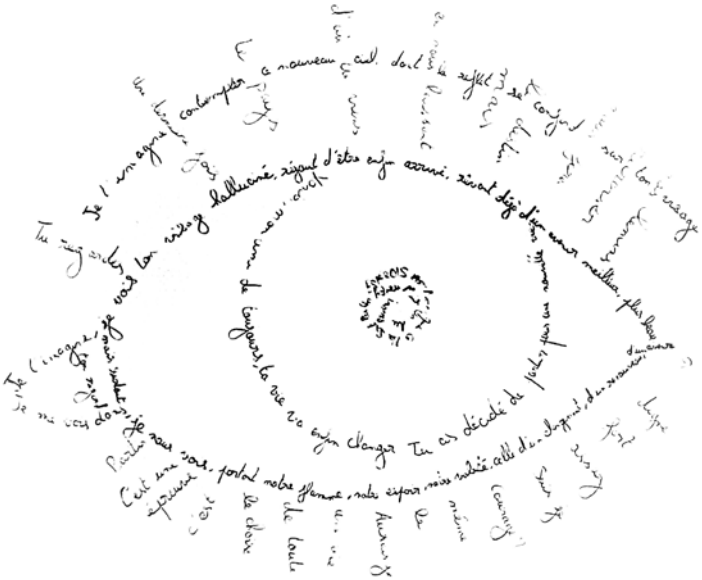
Gabin

Je le vois notre avenir !

Yanis, mon ami de toujours, ta vie va enfin changer. Tu as décidé de partir pour une nouvelle vie, et moi je suis toujours là. J'imagine ton visage halluciné, réjoui d'être enfin arrivé, rêvant déjà d'un avenir meilleur, plus beau, plus simple.

Je t'imagine contempler ce nouveau ciel, dont le reflet se confond sur ton visage. Je me vois dans ton regard, je nous vois de nouveau réunis, portant notre flamme, notre espoir, notre volonté. Celle d'un changement, d'un renouveau, d'un avenir plus heureux. Partir c'est une épreuve, c'est le choix de toute une vie. Aurais-je le même courage que toi ?

Espérons mon ami que ce ne soit qu'un au revoir et non un adieu…



Noam

Je me suis permis de *te* prendre en photo

Ce jour-là, le temps était sombre, presque obscur, et *je* t'ai aperçu entre ces militaires équipés de **boucliers** et de matraques. À côté de toi, un homme avait eu l'audace de bousculer un militaire pour se frayer un chemin.

Je sais exactement ce que tu as dû ressentir ce jour-là, car *je* l'ai vécu. Moi aussi, il y a quelques années, j'ai dû traverser ces mêmes eaux hostiles sur un bateau gonflable bondé.

Face à la puissance des vagues de cette mer parfois déchaînée, certaines personnes sont tombées sans que l'on puisse les rattraper. Au cours de ce *périple*, personne n'était sûr d'atteindre la terre ferme. À l'arrivée, des militaires. Dans leur ***regard*** nous pouvions voir que nous n'étions pas les *bienvenus*. Nous n'étions que des **étrangers** venant de pays *lointains*. Ce qu'ils ne savent pas (toi et moi le savons très bien, car nous l'avons vécu) c'est que c'est à cause des militaires qu'il y a des **guerres** dans nos pays. **Nous autres**, nous espérons pouvoir un jour le redécouvrir, comme jamais encore nous ne l'avons **vu**. Retrouver des endroits parfois *inaccessibles*, comme un **espoir** pour survivre face à la guerre **horrifique**.

J'ai eu cette **chance** et, grâce à elle, j'ai pu poursuivre mon ***rêve*** et devenir la personne que je voulais absolument **ÊTRE**.

Benoit

Je ne te connais pas, mais quand j'ai vu **cette photo**, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose. Tout cela me choque. Je ne peux pas réellement comprendre ce que tu vis, je ne peux que **l'imaginer**.

Sur cette photo, je vois la **détresse** dans ton **regard**. J'imagine que tu as froid, faim, que tu es fatigué et malgré tout, tu continues d'avancer. Je me demande quelle a été ta première pensée lorsque tu es arrivé sur cette plage, un endroit que tu ne connaissais pas, peut-être sans ta famille…

Je n'arrive pas non plus à imaginer ce que tu fais en ce moment… Je me questionne sur beaucoup de choses, car pour moi, ta situation me paraît **inimaginable**.

Arriver dans un endroit si loin de chez soi, si loin de tout…

Je suis si **admirative** de ton courage, de ta force, mais aussi de celle des nombreux autres migrants, car je sais que tu n'es pas le seul à subir cette **terrible** situation. Tout cela me met en **colère** et je me sens tellement **impuissante**.

J'aimerais beaucoup que cette lettre te parvienne et qu'elle puisse t'aider, même si je sais pertinemment que mes mots ne serviront pas à grand-chose. J'aimerais simplement qu'ils te donnent un peu de **force** et de **courage**.

Juliette

© DR

Idomeni, à la frontière de la Macédoine et de la Grèce - 10 septembre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

À toi

Je te vois sur cette photo et je t'entends crier.
J'aimerais être là pour t'épauler,
T'aider à retrouver tes parents.
Où seras-tu dans quelques mois ?
J'espère dans les bras
Bien chauds de ton papa et bien rassurants de ta maman.
Tu as froid ? Faim ?
Viens, j'ai ce qu'il te faut.
Et si tu es d'accord, je ferai un bout de chemin avec toi, sur cette route pleine d'incertitudes.

Nina

Je me demande, je vous demande

Une petite fille au milieu de la route, l'air perdu, triste.
Elle semble désespérée, à la recherche d'un parent.
Cette photo représente vraiment les atrocités de la guerre.

Alors je me demande
Quelle est la place de l'enfant dans la guerre ?

La place d'une personne innocente, qui n'a pas choisi de voir ces horreurs, qui n'a pas non plus demandé à les vivre, qui n'a pas choisi de naître dans un monde où les hommes se font la guerre.

ALORS JE VOUS DEMANDE

Est-ce juste pour des personnes innocentes de vivre un tel calvaire, de devoir se retrouver toutes seules du jour au lendemain ?

Devoir partir, abandonner sa famille, ses amis, sa vie en général.

Alors je me demande
Réussiront-elles à s'intégrer dans un autre pays sans leur famille ?

C'est injuste qu'elles ne puissent pas choisir leur propre vie.
Injuste que des personnes imposent la guerre.
C'est injuste que des vies soient brisées,
que des personnes soient massacrées.

ALORS JE VOUS DEMANDE

Est-ce que ces personnes, ces enfants
pourront réussir un jour à retrouver leur vie ?
Est-ce que la petite fille sur la photo réussira à vivre avec tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a perdu ?

Cette vie tellement différente de celle des autres enfants.
Sa vie est à l'inverse de ce qu'elle devrait être,
aux antipodes du monde de l'enfance.
Elle qui aurait dû avoir ses parents à côté d'elle, elle qui aurait dû être consolée quand elle pleurait sur le bord de la route,
elle qui aurait dû se faire des amis.

Lucille

Un présent douloureux pour un avenir plus heureux ?

2015

Ma pauvre petite, tu as l'air désemparée et si triste… Tu viens d'arriver dans un pays que tu ne connais pas et tu as sûrement des doutes. J'espère que tu vas reconstruire une autre vie plus jolie ailleurs, dans un endroit en sécurité où tu te sentiras, j'en suis sûre, comme chez toi. Ce nouvel endroit, ce nouveau pays, sera pour toi ton pays d'adoption où nous t'accueillerons avec beaucoup de plaisir. Sache que chaque jour, je penserai à toi et à ta famille. Aucune fillette de ton âge ne devrait avoir à subir un tel arrachement à sa famille, je te l'accorde. Mais tout va bien aller, j'en suis certaine. Les souvenirs de ta vie d'avant resteront, mais ton renouveau plus heureux prendra le dessus. J'aimerais avoir un jour de tes nouvelles, si tu le souhaites écris-moi à cette adresse…

Huit ans plus tard…

Bonjour, vous ne vous souvenez sûrement pas de moi, je m'appelle Yasmine et j'ai aujourd'hui quinze ans. Il y a huit ans, vous avez glissé une lettre dans ma poche et je vous en remercie. Votre soutien m'a été précieux dans des moments où je ne pensais jamais m'en sortir… Il y a huit ans j'ai été accueillie dans une famille formidable avec qui j'ai gardé contact aujourd'hui. Avec ma mère, nous avons déménagé et nous avons maintenant notre vie à nous. Je ne compte pas retourner dans mon pays un jour, ici je suis en sécurité et je me sens bien.

Amélie

Cette photo me donne mal au cœur, me stresse profondément.
Elle fait naître un sentiment de désespoir face à cette situation où, pris de panique, vous ne pouvez pas courir, aller n'importe où pour vous cacher. J'ai peur pour ce garçon qui se retrouve écrasé par les gens qui sont autour de lui.

Je suis ukrainienne et si cette photo me fait si peur c'est parce qu'il m'est arrivé la même chose que ce garçon. L'idée que cela puisse de nouveau arriver m'est insupportable. C'est horrible quand les gens, et particulièrement les enfants, ne savent pas ce qu'ils peuvent encore attendre de l'avenir. Dans ces situations difficiles de stress, il faudrait pouvoir rester calme et réfléchir, mais notre corps peut ne pas nous répondre correctement. Exactement comme dans ces rêves où l'on veut courir, mais nos jambes restent paralysées. Les enfants doivent rester auprès des adultes, ils ont besoin de leur aide et les adultes eux doivent rester attentifs à la présence des enfants. Malheureusement, dans ces situations critiques, les gens paniquent.

J'espère qu'aujourd'hui ce petit garçon va bien, qu'il a réussi à oublier tout ce qui s'est passé et qu'il n'a pas trop de séquelles psychologiques. J'espère qu'il vit en sécurité. Je ne sais pas quel âge il a, mais je sais que pour lui c'est sûrement plus compliqué que pour les adultes, qui eux peuvent s'adapter plus vite.
Je connais beaucoup de gens qui, pendant ou après la guerre, ont de grands problèmes avec le souvenir de ce qu'ils ont vécu, ou avec leur santé…
Je serais vraiment contente de savoir qu'aujourd'hui, cet enfant se porte bien et qu'il parvient à éviter les souvenirs horribles !

Anna

Nous

Voix d'adultes, de parents.

Ma chérie,
C'est le prix de ta vie.
Grandir loin de tes origines,
Pour une guerre infantile…

Mon enfant,
C'est le prix d'une vie sans parents,
Une offense pour ton enfance.

Mon bébé,
C'est le prix de ta vie ébréchée, qu'ils se sont permis d'empoisonner,
Sans antidote à te donner…

Ma fille,
C'est le prix d'un avenir incertain, qui s'éteint,
Que l'on te dépeint…

Voix d'enfants.

Mon papa,
J'entends résonner tes pas,
Maintenant que tu n'es plus là.
Tu n'aurais pas dû aller là-bas…

Ma maman,
Tu me mens,
Pour m'éviter le sang,
D'une guerre vide de sens…

Mon papounet,
En partant, tu t'es trompé.
Sans toi, je suis tombée,
Incapable de me relever…

Ma mamounette,
Nous n'étions pas prêtes,
À voir notre histoire disparaître
Sans réapparaître…

Voix extérieures.

Mais tu dois apprendre de tes racines,
Apprendre sans parents,
Pour te protéger et te sauver.
Apprendre à vivre sans signe.

La guerre t'enlève,
Mais elle t'élève.
Tu ne perds qu'un père et une mère.
Une vie séparée,
N'est pas fatalité,
Ni facilité,
Mais tu es sauvée.

La guerre te prive,
Mais tu pries pour la vie.

Naëla

TROP CRUEL POUR MES YEUX D'ENFANT

- Papa ?
- Oui ma chérie ?
- Pourquoi maman n'est plus avec nous ?
- Parce qu'elle est **forte** et **courageuse** ta maman,
  alors quand elle a vu cette petite fille tomber du bateau,
  elle n'a pas hésité à sauter dans l'eau.
- Ça fait **trop longtemps** ! Elle sort de l'eau quand ?
  Moi aussi j'ai **besoin de ma maman** !
- Je sais ma chérie, je sais…
- Je ne la verrai plus jamais, c'est ça ?
- Mais elle sera toujours dans ton cœur, et te **protégera** de là-haut.
- Papa ?
- Je t'écoute ma fille.
- Toi aussi tu vas aider une autre petite fille ?
- Oui s'il le faut. Mais écoute-moi : rien ni personne ne nous séparera !
  On est **invincible ensemble** tu te rappelles ?
- Dans ce cas nous aussi on peut **aider** et être aussi forts que maman !
- Bien sûr mon **Athéna**, comment tu voudrais t'y prendre toi ?
- J'ai plein d'idées ! Alors si jamais je vois une petite fille qui pleure, je pourrai lui donner ma poupée, parce que maintenant je suis une grande fille ! Je pourrai aussi jouer avec les enfants que je vois.
  On pourrait aussi essayer de garder un peu de nourriture au cas où un enfant n'aurait pas mangé depuis longtemps.
  Et puis si jamais ça fait longtemps qu'il n'a pas reçu d'**amour**, je pourrai lui faire un **câlin**. Ils me rendent **heureuse** tes câlins, alors je pourrai le rendre heureux avec les miens.

Lola

Ancrage

À vous les **G**rands
Je voudrais savoir pourquoi
Pourquoi certains enfants en sont là ?
Pourquoi ces gens sont obligés de **quitter** leur **chez-soi** ?
Pourquoi cela ne s'arrête **pas** ?

Maman Papa je ne comprends pas
Comment ces Hommes peuvent subir ça !
Suis-je trop petite pour que l'on m'explique tout cela ?
Est-ce que moi aussi un jour je devrai vivre ça ?
La famine, la guerre et la crise seront-elles mon **quotidien** ?

Le soleil qui les **guide** peut aussi guérir ma tristesse,
Cette tristesse d'enfant que la mer retient.
La réalité des vagues ne peut cacher ces âmes,
Ces âmes que la **gentillesse** retient.

Mon cœur se brise à chaque fois
Que je vois ces ombres si loin.
L'ombre des vivants, l'ombre de la vie
Que le calme des vagues cherche à me montrer.
La beauté de la **lumière**,

La **beauté** d'un rouge scintillant
Que l'Humanité cherche à retrouver
Dans le noir de sa conscience.

Ce noir qui me **cache** la vue,
Ce noir auquel je ne **crois** pas,
Ce noir qui **remplit** la mort dans l'au-delà,
Ce noir contre lequel je me **bats**
N'aura point de suite si je reste humain.

L'Humain que je suis doit dire **NON**.
Il doit dire **NON** à la houle de la mer,
À l'inhumanité dont les grands se réclament,
L'humain doit dire **OUI** à toute l'humanité.
Ensemble, réveillons **l'humanité** de chacun.

Léo

© DR

Île de Lesbos, Grèce - 21 octobre 2015
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

Ça ira bien mieux demain

7 décembre.

Je suis assis dans un bus à côté de cette petite fille.

Elle semble avoir 5 ans, 6 ans tout au plus.

Dehors il pleut à verse.

Lorsque nos regards se croisent, elle semble triste et perdue.

Je me demande pourquoi et je me décide à engager la conversation avec elle.

Quand je lui demande son nom, hésitante, elle me dit qu'elle s'appelle Aïsha.

Je ressens bien son désespoir, la solitude inscrite sur son visage.

Étonné de la voir seule, je lui demande où sont ses parents.

Elle me dit qu'ils sont morts pendant la guerre.

C'est sa tante qui l'a mise dans un bus en direction de la France pour qu'elle soit en sécurité.

Sa famille étant pauvre, elle n'a pas eu les moyens de venir avec elle.

Elle me dit avoir de la famille qui l'attend à Paris.

Le récit de cette fille m'a vraiment touché.

Je me suis imaginé à sa place et puis j'ai surtout pensé à ma fille qui a le même âge.

Je me suis aussi rendu compte de la chance que j'avais d'avoir encore mes parents vivants, d'être né au bon endroit, dans un pays riche et stable.

Je n'ai jamais eu à fuir mon pays ou ma maison, et ma vie ne s'est jamais trouvée menacée.

Perdre ses deux parents dans de telles conditions doit être une épreuve terrible pour une petite fille. Personne ne devrait avoir à vivre ça.

J'espère de tout mon cœur que pour elle, ça ira bien mieux demain.

Houssen

Sur la fenêtre d'un bus

Sur la fenêtre d'un bus,
des gouttes d'eau glissent
et, derrière elles,
une petite fille sourit.
Elle a réussi
à quitter son pays en guerre.

Sur la fenêtre du bus,
les gouttes d'eau glissent...
Symbolisent-elles son difficile voyage ?
Pour moi, oui.
Derrière cette fenêtre,
il y a son sourire rempli de joie.
Symbolise-t-il la réussite de son voyage ?
Ou bien son sentiment de sécurité pour un moment retrouvé ?
Pour moi les deux.

Je suis triste
qu'elle ait à vivre cela.
Je suis heureuse
qu'elle ait réussi
ce voyage difficile,
que chacun,
tous âges confondus,
a subi.

Mais qui aimerait être à leur place ?

Personne.
Cela ne veut pas dire
que l'on n'a pas d'humanité.
On aimerait les aider,
mais comprend-on réellement ?
Tant qu'on ne l'a pas vécu,
on ne peut pas savoir ce que ça fait.

Elsa

Pourquoi ?

ourquoi fermons-nous les yeux ?
Pourquoi mettons-nous des œillères ?
Pour éviter de voir la cruauté de ce monde ?
Regardez ces photos, elles nous plongent dans cette réalité si proche de nous.
Cessons de faire comme si cela ne nous concernait pas, la migration concerne tout le monde.

Vous montrez au monde à quel point vous être courageux, déterminés, rien ne vous arrête et cela fait votre force. Grâce à vous, je me rends compte de la chance que nous avons d'être dans notre pays, entourés de nos familles et de nos amis. Vous intégrer dans une nouvelle population doit être si difficile. Vous avez vos habitudes et nous les nôtres. Apprendre à vivre en communauté dans un autre pays, c'est devoir s'adapter aux autres. Pour vous, tout change : la langue, ce n'est pas toujours facile de se comprendre, et la culture qui est si différente de la vôtre. De notre côté, essayons de vous accueillir de la manière la plus réconfortante possible afin que vous retrouviez un semblant de vie normale, paisible, où vous pourrez de nouveau vous sentir chez vous.

Anaïs

Un sentiment de rejet

Je ne sais pas où est ma famille, je suis dans un pays **inconnu**.

Pourtant, j'écris tout de même cette lettre, car j'ai envie de parler de ma situation, ou plutôt j'ai besoin d'en parler. Me voilà désormais **seule** et abandonnée dans un lieu dont je viens de fouler le sol. J'ai dû quitter **mon pays** à cause d'un bombardement qui a ravagé ma ville, obligée de laisser derrière moi une partie de ma vie. Je n'ai plus tous **mes repères** : mon pays, ma famille, mes amis et même mon travail.

Je suis partie à bord d'un bateau pneumatique, rempli de personnes que je ne connaissais pas, mais qui étaient dans la même situation que moi.
Les enfants pleuraient, criaient, devant le regard **inquiet** et **impuissant** des adultes.
La situation s'est compliquée lorsque notre embarcation de fortune est tombée en panne.
Malgré tout, après un **long périple**, je suis arrivée, fatiguée, sur une plage d'Italie, il me semble.

J'étais à la fois contente d'être arrivée au bout de ce **voyage**, mais ce n'était que le début.
Une fois arrivée sur la plage, la première chose que j'ai vue au loin, ce sont des **barrières** et, derrière, des **policiers**. Je ne m'attendais vraiment pas à cela et je me suis alors dit que je n'arriverais jamais à rentrer définitivement dans ce pays. Lorsque nous nous sommes avancés vers le policier, il nous a **repoussés** vers la plage. Avec ce geste, il nous **interdisait** d'entrer sur le sol italien.

À cet instant, je me suis sentie **rejetée**, comme une des vagues qui balayaient cette plage, comme une personne qui ne valait **rien**.

Charlène

Sans mots

Leurs **visages** n'ont pas de **mots**,
Leurs **images** n'ont pas de **mots**,
Sans les **mots**, écrire est difficile.
Certains diront qu'un tel **désastre** n'existe pas, d'autres diront que c'est **inimaginable**.
Parfois je peux **ressentir**, parfois je ne peux pas,
Parfois j'arrive à **écrire**, parfois je ne peux pas.
Certains **naviguent** quand d'autres **chavirent**.
Certains ont pris la **mer**, mais aujourd'hui, cela n'est plus qu'un **souvenir**.
À l'arrivée, des **enfants vaillants** face à des **policiers effrayants**.
Aujourd'hui les **accueillir** est notre avenir.
Oublierons-nous votre **histoire** quand les médias n'en parleront plus ?

Marie

Sarah

Les sourires mentent parfois

Slam

Plus de 150 000 MIGRANTS qui sont bloqués,
Derrière nos frontières maritimes, ou terrestres.
C'est avec un grand *sourire* qu'ils l'ont annoncé,
Entre l'inflation et nos salaires à la baisse.

Alors c'est malheureux, mais l'on ferme les yeux.
C'est tellement plus simple de faire les ÉGOÏSTES.
Simple de penser à nos besoins plutôt qu'à eux.
Bienvenue dans une *société capitaliste*.

Certes, il faudrait les héberger et les aider,
Ces pauvres gens, perdus, qui ne possèdent plus rien.
Dommage, chez nous il n'y a PLUS DE PLACE où loger.
Allez là-bas, voir du côté de nos voisins !

Quel leurre de croire qu'on s'intéresse à leur bonheur.
Ils font juste *tache dans notre monde si parfait*.
Fraternité, nous refusons ce dur labeur,
Liberté, ils arrivent, BLOQUEZ tous les accès !

Vous me dites que je suis trop *sensible* et fragile.
Et vous préférez éteindre votre télé.
Que mes multiples larmes et mes cris sont risibles.
Mais riez, *allez-y*, continuez de zapper.
Surtout veillez à garder votre tête baissée,
Profitez-en pour cacher votre *honte profonde*,
Il ne faudrait pas que votre esprit soit heurté,
Par la *triste réalité* de notre monde.

Louise

Lycée polyvalent

Guillaume le Conquérant

Site Guibray

FALAISE (14)

© DR

Classe de Seconde professionnelle ASSP – Accompagnement, soins et services à la personne

LES ÉLÈVES

Coralie ANGEL
Léa BACON
Nolhann BACON
Inès BRAS
Alia BRUYÈRE
Hémélia COEURET-LELIÈVRE
Maëla DUGUEPEROUX
Camille DUMONCEL
Marion EUDE
Abigaëlle FEUGÈRES
Jade FÉVRIER
Léa GOUJON
Marion HERFORT
Aybek ILBEGI
Mélina LAULIER
Inès LEGRIS
Marina LELARGE
Lisa LENA
Lyséa LEPELTIER
Manon PAGNY

L'ÉQUIPE PÉDAGOGIQUE

Philippe FERAY
Professeur de Lettres-Histoire

Véronique NOBIS
Documentaliste

Vincent PIQUOT
Proviseur

Michel HARDY
Proviseur adjoint site Guibray

© DR

JEAN-PIERRE PERRIN

Longtemps journaliste à Libération, spécialisé sur le Moyen-Orient, l'Iran et l'Afghanistan, Jean-Pierre Perrin a suivi tous les conflits de cette zone pendant les 30 dernières années.

Il est aussi romancier et auteur de plusieurs récits de guerre, dont *Jours de poussière* (la Table Ronde, 2002), consacré à la guerre en Afghanistan (Grand Prix des lectrices de Elle) ; *La Mort est ma servante. Lettre à un ami assassiné* (Fayard, 2013) sur la Syrie en guerre ; *Le djihad contre le rêve d'Alexandre* qui, sous la forme d'un journal de guerre, revisite l'histoire antique et actuelle de l'Afghanistan et confronte l'idéal du conquérant macédonien aux utopies de la guerre sainte (Le Seuil, Prix de littérature Joseph Kessel en 2017 et de la Société française des explorateurs en 2021) ; *Kaboul, une humiliante défaite* (Équateurs, 2022).

Il est également l'auteur de six romans, dont *Une guerre sans fin* (Rivages/noir, 2021) et *Le tournoi des ombres* (Rivages/noir, 2023), d'un beau-livre sur le patrimoine du Moyen-Orient détruit ou menacé par les conflits actuels, *Mémoire sur la menace de l'humanité. Sites en péril de l'Afghanistan à la Libye* (Hoëbeck, 2017), ainsi que de livres sur l'Iran, dont *La prière des poètes*, ou l'Espagne, dont *Séville, Amoureuse tragédie*, tous deux parus chez Nevicata.

Si lointaine et si proche Afghanistan.

Si lointaine parce qu'il faut compter au moins cinq heures d'avion avant d'atterrir à Kaboul, une semaine en voiture, avec des milliers de kilomètres entre Paris et la capitale afghane.

Si lointaine parce que les codes sociaux, les coutumes et la culture des deux pays sont radicalement différents, voire antagonistes.

Si proche parce que nous avons désormais dans nos classes en Normandie, y compris au lycée professionnel Guillaume le Conquérant de Falaise, des élèves venus de l'Afghanistan sous l'emprise des talibans.

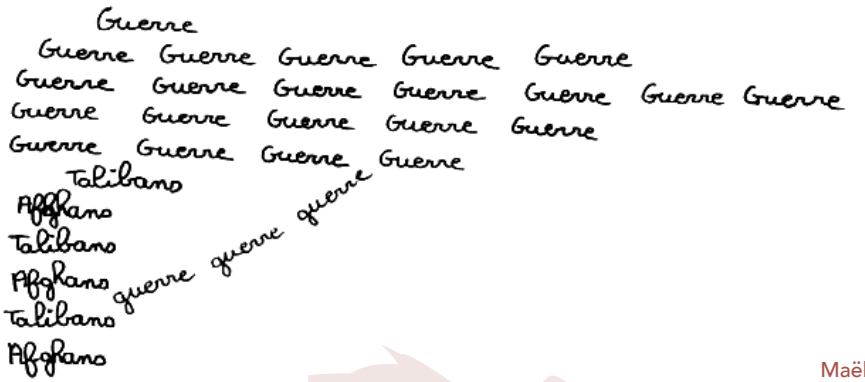
Si proche parce qu'un récent questionnaire interrogeant des jeunes filles d'un centre d'apprentissage de Kaboul sur leurs souhaits les plus chers nous apprenaient qu'elles rêvaient de « visiter Paris et sa tour Eiffel », « se promener librement dans la nature », « apprendre à jouer de la musique », « visiter au moins cinq pays étrangers », « écrire un roman »… On le voit, leurs désirs sont comparables à ceux de bien d'autres jeunes filles que nous connaissons.

Mais en Afghanistan, la tragédie n'est jamais loin. Ces mêmes jeunes filles sont mortes peu après dans un attentat qui visait leur établissement. Sans parler de toutes les autres qui se voient à présent refuser le droit d'étudier après l'âge de 12 ans.

Travailler sur les photos de la guerre d'Afghanistan c'est travailler sur la vie, la mort, et c'est nous relier à un autre monde.

Si lointain, si proche.

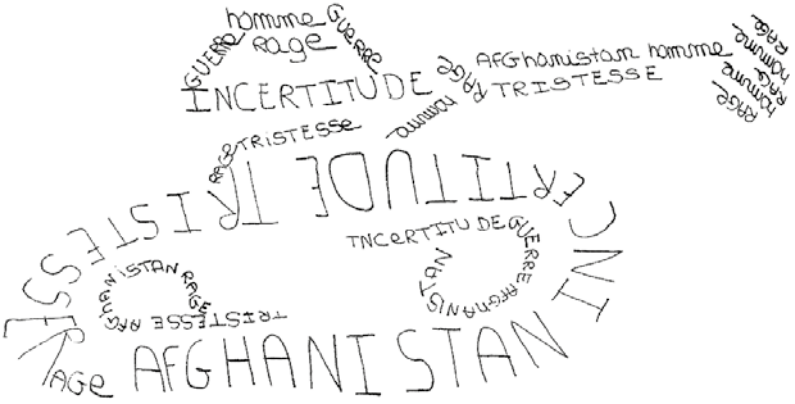
Jean-Pierre PERRIN



Maëla

Je m'appelle l'inconnu du char,
car je préfère rester anonyme.
J'ai 35 ans et je suis un soldat afghan.
Cela fait deux ans que je fais la guerre.
Un après-midi, on est monté sur un char…

Inès B.



Coralie et Léa

© DR

Jabal Sarāj, Afghanistan - 4 novembre 2001
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

Armure

J’ai PEUR

J’ai CHAUD

J’avance la tête haute

Je dois garder courage

Je ne dois pas me retourner

Je ne dois pas quitter ce monstre d’acier

Nous avons le pouvoir

Nous avons des devoirs

Talibans, soyez prudents

Lentement, nous arrivons

J’ai PEUR

J’ai CHAUD

Le bruit m’emprisonne

Ce pays résonne

Nous ne sommes pas esclaves

Nous sommes des hommes braves

J’ai PEUR

J’ai CHAUD

Je dois avancer la tête basse

Je dois garder ma pureté

Je ne dois pas me retourner

Je ne dois pas enlever ce voile

Les hommes ont le pouvoir

Les hommes nous emprisonnent

Je marche lentement

Je marche doucement

J’ai PEUR

J’ai CHAUD

Le bruit m’emprisonne

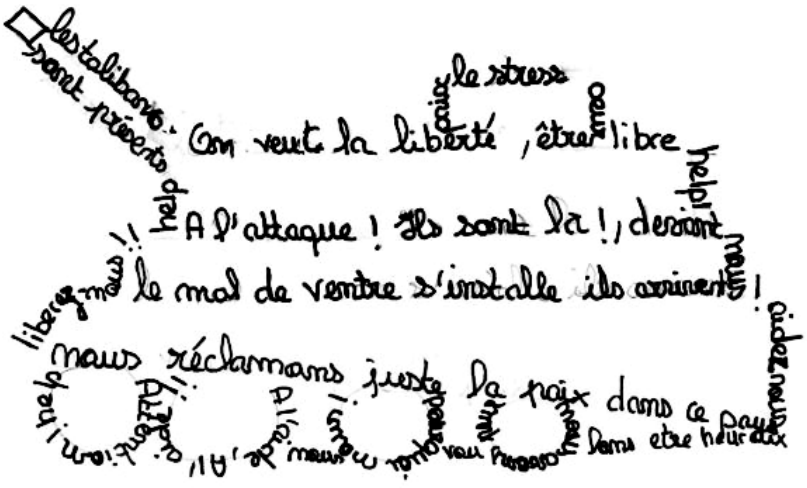
Ce pays résonne

Je suis une femme brisée

Je suis une femme voilée

Marina et Mélina

Cette photo m'a tout de suite interpellée car derrière son tchadri, la femme peut avoir plusieurs expressions : la peur, l'angoisse, la méfiance…
Le visage de la femme est invisible, mais il est orienté vers le bas, ce qui peut montrer son inquiétude. Elle a ramené ses mains sur son corps, ce qui suggère la peur.
Cette photo me fait de la peine, car cette femme est entièrement voilée et tous les sentiments qui en émanent sont négatifs. Elle ne peut même pas profiter de la simple joie d'exposer son visage au soleil et de ressentir sa chaleur.



Manon

Génération

Uniforme

Espoir

Richesse

Réussite

Ennemi

Honnêteté

Origine

Mérite

Malheur

Espoir

Afghanistan

Force

Guerre

Honneur

Armé

Nageur de combat

Taliban

Cauchemars

Hommes

Afghan

Douleurs

Refuge

Intolérable

Tristesse
Curiosité
Homme
Afghanistan
Dignité
Rage
Incertitude

Fière
Emotions
Mère
Mérite
Education

Paralyser
Encrage
Urgence
Réconfort

Croire
Apprendre
Urgence
Carnage
Hommage
Espoir
Mensonge
Afghan
Refuge

Créer avec ses doigts
Ouvrir la boîte aux trésors
Utiliser sa force
Réagir aux combats
Améliorer sa puissance
Gagner de l'espoir
Eloigner le mauvais sort

Collectif

Mais que fait-elle ? Pourquoi ne porte-t-elle pas le tchadri ?
Elle est inconsciente, les talibans sont toujours dans le pays.
Est-ce qu'elle nous met en danger ?
Est-ce que les talibans risquent de venir ?
Quel est son but ? Provoquer, s'affirmer, se distinguer ?
Le principal, c'est que ma mère, mes sœurs et moi soyons protégées par le tchadri. Il nous dissimule, c'est aussi une cuirasse.

Elle ne porte que son hijab, elle s'expose. Tous peuvent la voir, la reconnaître maintenant.
Personnellement, je me sentirais en danger. Mais c'est sûrement pour elle la seule solution afin de vaincre cette impression d'être invisible aux yeux de tous, d'être un pion parmi tant d'autres !
Elle souhaite sûrement pouvoir exprimer ses propres émotions, dévoiler son identité, changer les choses…

Je savais que quelqu'un oserait. Je suis fière de voir que cette femme a réussi à enlever son tchadri pour ne porter qu'un simple hijab.
Elle a vaincu ses peurs.
Elle a vaincu nos peurs.

Au centre de notre groupe, une femme porte un hijab, son visage est découvert.
Moi, je suis une des femmes qui l'entourent et je porte un tchadri.
Cette femme s'oppose à nous toutes.
Elle a osé enlever le tchadri, son regard est plein de dignité : elle est fière d'être la seule femme à ne plus le porter, la seule femme à avoir un visage.
Nous nous sentons protégées par le tchadri mais il nous enferme.

Elle a osé. Cette femme a osé s'exposer et je suis fière. Elle a décidé de troquer le tchadri contre un hijab blanc. Elle affronte le regard des femmes qui l'entourent et qui portent, toutes, le traditionnel tchadri bleu. Surtout, elle regarde franchement en direction de l'appareil photographique. Elle lui fait face. Son regard est fier, déterminé. Elle ne montre pas la moindre peur ; elle est au centre de l'attention pour qu'on la voie vraiment.
Peut-être pour exister, enfin.

Camille, Coralie, Hémélia, Léa G. et Maëla

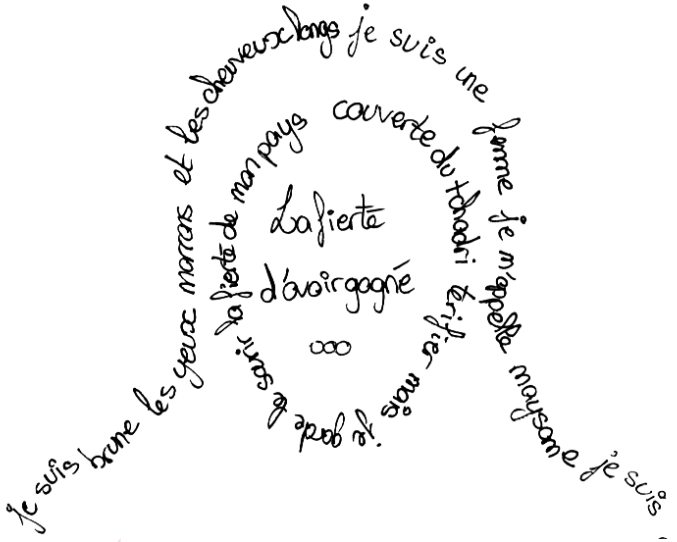
© DR

Kaboul, Afghanistan - 14 novembre 2001
YANNIS BEHRAKIS / REUTERS

Pouvoir

Si j'ai décidé d'enlever le voile intégral
C'est parce qu'on me forçait à le porter
Mais je ne veux plus le mettre
Même si toutes les autres le gardent.
Maintenant que j'ai enlevé mon voile
Je vais pouvoir
Je vais pouvoir marcher sans me prendre les pieds dans des cailloux
Je vais pouvoir sortir
Je vais pouvoir rencontrer des gens,
Je vais pouvoir les regarder, les observer.
Je vais pouvoir avoir une identité
Je vais pouvoir exprimer ce que je ressens
Je vais pouvoir montrer qui je suis
Je vais pouvoir.
Pourtant, je ne suis pas encore libre de sortir quand je veux
Ou d'aller où je veux.
Il me faut encore la permission d'un homme.

Inès L.



Je suis une femme
Je m'appelle Maysame
Je suis afghane
J'ai 25 ans
Je suis mariée
J'ai deux enfants
Je suis brune
Les yeux marron
des cheveux longs couverts par le tchadri
Terrifiée mais je souris
La fierté de mon pays
La fierté d'avoir gagné

Marina et Mélina

Face au photographe

Je me tiens face à vous et ce que j'espère maintenant, c'est de ne plus être obligée de me cacher et de pouvoir enfin me dévoiler. Je veux me montrer telle que je suis.

Ici, les autres femmes sont anonymes, la tête entièrement couverte. Mais moi, je fais face au photographe, au milieu de tous ces tchadris bleu qui les dissimulent.

J'ai peur mais je ressens en même temps un élan de courage car je ne veux plus me cacher.

La couleur du tchadri afghan représente la confiance et la loyauté ; les autres femmes continuent peut-être de le porter par loyauté.

J'ai choisi de porter un haut de couleur rouge et un voile blanc pour me démarquer dans cette foule de tchadris bleus. Le blanc représente pour moi la couleur du possible et le rouge s'oppose au bleu de la tenue traditionnelle portée par les femmes, qui a été rendue obligatoire dans l'espace public par les talibans.

Je m'oppose totalement aux autres : que ce soit par la position de mon visage découvert et qui est face au photographe, ou encore par les couleurs que je porte et les vêtements que j'ai choisis.

Le soleil m'éblouit, je me sens fière et courageuse.

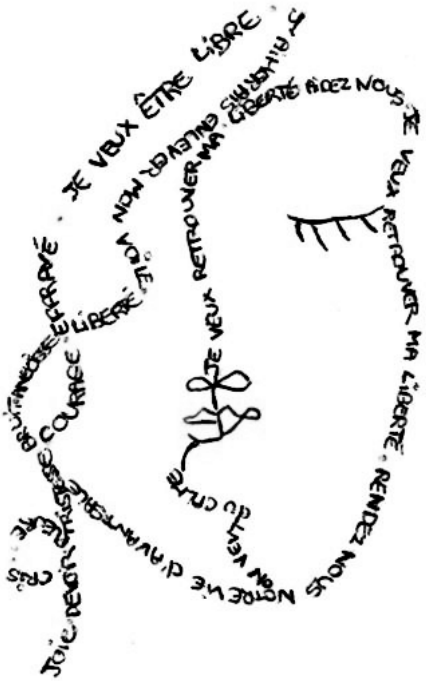
Alia

Je suis au centre
Je suis une femme
Je suis apeurée

Je suis fière

Je suis libre

Maëla et Hémélia



Je veux être libre

Vu d'ici en 2023

La jeune femme au visage dévoilé est de face et au centre de la photographie. Elle est ainsi mise en valeur. Elle ne porte pas de tchadri et arbore, au milieu de femmes toutes vêtues de bleu, d'autres couleurs : du rouge et du blanc. Elle devient donc différente, unique si on la compare aux femmes qui l'entourent et qui portent toutes du bleu et sont masquées de la tête au pied, leur tchadri dissimulant même leur visage.
Par le cadrage, le photographe a sans doute voulu exprimer la douleur des femmes autour de celle qui se dévoile.

Jade

Cette photo symbolise un espoir ; l'espoir que les femmes afghanes puissent arrêter de se masquer derrière un voile, en public, et donc celui que leur visage, leur présence particulière puisse être révélée.
Sur cette photo, on voit une femme non voilée au centre de l'image et tout autour d'elle, des femmes portent, par loyauté, le tchadri bleu.
Pour moi, le visage dévoilé de cette jeune femme est une revendication. Les autres femmes sont cachées derrière leur voile, mais elle, elle se manifeste sans voile, le regard fier.

Léa B.

Elle a l'air de ressentir le poids de la solitude, mais elle semble l'accueillir avec assurance. Son visage qui n'est pas caché par un voile exprime un sentiment de joie. Elle sourit et sait qu'elle est prise en photo. Elle fait face au photographe et au soleil.

Nolhann

Je perçois le voile comme un mensonge.
Il cache le vrai visage des femmes.
Elles acceptent de se voiler la face,
Elles dissimulent leur vrai visage
Et personne ne peut voir ce qu'elles ressentent,
Ce que leurs visages expriment.

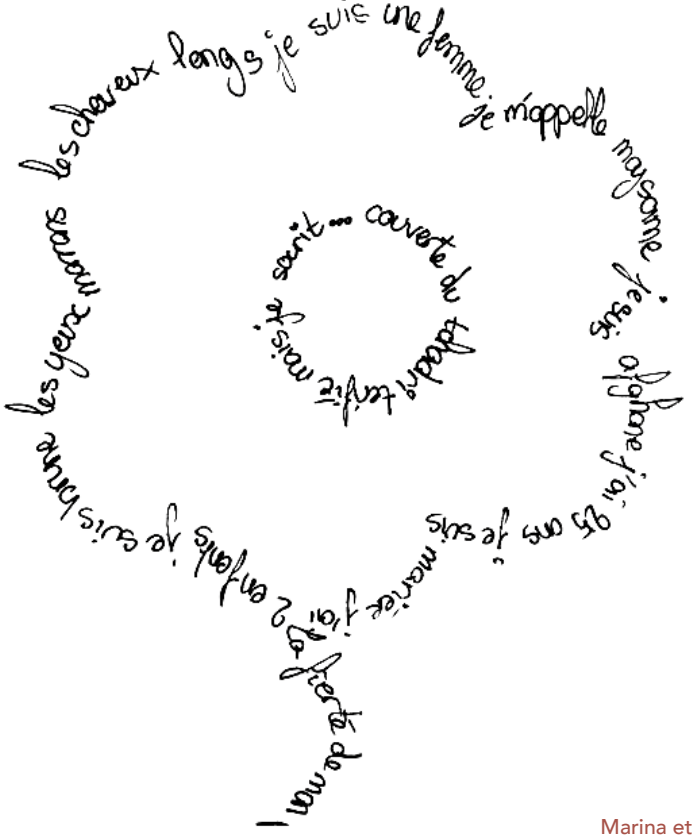
Marion

Je m'imagine à sa place retournée, face au photographe, le visage dévoilé et je ne sais pas si j'aurais osé, dans ce contexte, complètement m'assumer.
Pourtant, je constate que cette jeune femme l'a fait : elle a pris ce risque et je m'interroge.

Marina

Je pense que les femmes voilées autour d'elle la sentent plus forte parce qu'elle a le courage de montrer son visage, son identité.
Va-t-elle influencer d'autres femmes à ne plus porter le voile intégral ?
Se sent-elle plus libre avec ce voile qui ne recouvre que ses cheveux ?
Se sent-elle plus indépendante ?
Cette photo a un charme particulier, car cette jeune femme se démarque des autres femmes en révélant son visage.
Voudraient-elles, toutes, assumer leur visage ?
Les femmes voilées autour d'elle ont-elles peur d'être comme elle ?
Je trouve vraiment cette photo intéressante, car elle montre que les femmes peuvent être libres et que nous devons avancer pour que les femmes aient les mêmes libertés que les hommes.
Je trouve ça vraiment injuste !
Les femmes ont le droit d'imposer leurs choix !
Elles ont le droit d'exposer leur visage, d'exprimer ce qu'elles ressentent, de s'imposer.

Mélina



Marina et Mélina

Je suis libre.

Je suis sûre que dans 20 ans, les talibans reviendront au pouvoir.

Je vais profiter de cette liberté pour m'instruire, pour travailler comme un homme et choisir mes études.

Aybek

Je suis une femme avec un tchadri bleu.
Je ressemble à ma mère, je suis brune avec les yeux marron.
Dans mes yeux, j'ai de la souffrance car il y a un mois de cela,
je suis devenue veuve.
Mon mari était parti combattre les talibans.
À la maison, j'évite de montrer ma souffrance à mes enfants.
Avant que la guerre ne commence,
je travaillais en médecine et je ne soignais que les femmes.

Ines

Je suis une femme brune et grande de taille,
je suis souriante et à la fois discrète.
J'ai les yeux bleus qui sont en accord avec mon tchadri.
Mon regard est transparent avec mes émotions.
Mon enfance me manque terriblement,
avant j'étais libre et heureuse.
Ma famille était toujours souriante et joyeuse,
maintenant ils sont tristes et noirs de rage.
Ils ne comprennent pas le but des talibans,
qui nous gâchent notre liberté et notre vie.

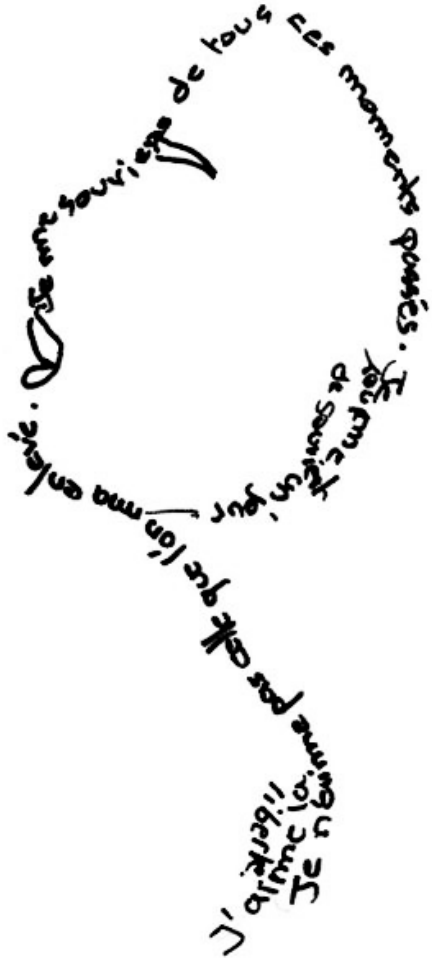
Coralie et Léa

Je suis Fatima et j'ai 25 ans
Je ressemble à une personne effacée
Avant j'étais libre
Maintenant je ne peux plus enlever mon voile, je n'aime pas le porter
Je ne me souviens plus de ma vie d'avant
Un jour je partirai

Marion E. et Marion H.

Je suis Lylie, j'ai 19 ans.
Je suis voilée depuis mon jeune âge.
Avant, je pouvais sortir en paix, maintenant, je ne peux plus sortir dans la joie et la bonne humeur. J'aime rester avec ma famille. Je n'aime pas aller dehors.
Je me souviens que je sortais avec ma famille et il n'y avait pas de problème.
Un jour, j'enlèverai mon tchadri et sortirai, naturellement.

Mélina et Nolhann


J'aimerais
Je n'aime pas celle que l'on m'a enlevé.
Je me souviens de tous ces moments passés.
Je me lève
de souvenir pur

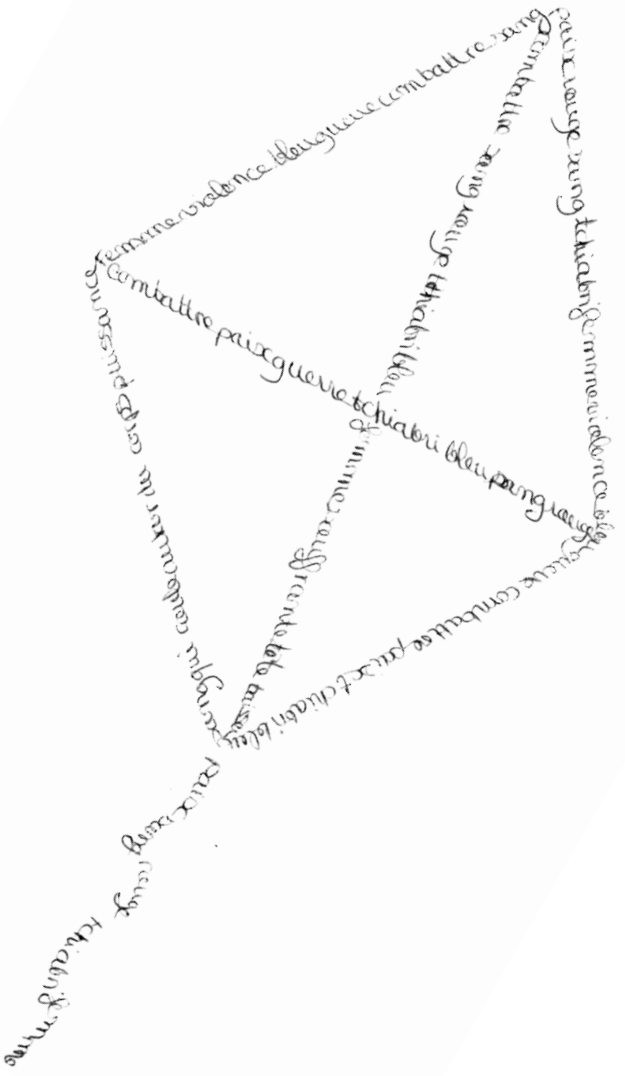
Jade

J'aime la liberté. Je n'aime pas quand on m'oblige à faire quelque chose. Je me souviens de tout. Je me souviens de tout.

Jade

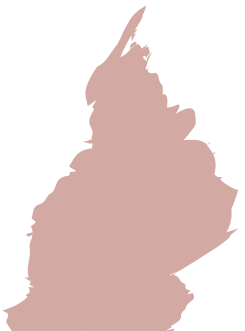
Je suis Megan Del, j'ai 23 ans.
Je ressemble à ma mère, les cheveux et les yeux foncés.
Avant, je sortais librement,
maintenant, je ne peux plus le faire.
J'aime la liberté.
Je n'aime pas celle que l'on m'a enlevée.
Je me souviens de tous ces moments passés.
Un jour, je les reverrai.

Léa G.



Qu'est ce que la paix
A t-elle
haine sans pour sans survivre un
lieu de bienveillance
sans qu'il y ait
de souffrance
ressemblant au
plus de
peine un lieu
la forme d'une colombe la trouve t-on
dans la tombe
Qu'est ce que la paix. A
t-elle la forme d'une
la trouve

Marion



REMERCIEMENTS

Aux élèves pour leur participation et leur confiance.

Aux enseignantes et enseignants pour leur grande implication à chaque étape du projet.

Aux auteurs pour leur investissement et la bienveillance de leur accompagnement.

Aux directions des lycées participants, ainsi qu'au Lycée Fresnel de Caen pour l'accueil de la restitution.

À toutes celles et ceux qui ont accompagné le projet de sa conception à sa valorisation, en particulier : Claire Beauruel, Rémy Cortès, Sandrine Deshayes, Marion Duminil, Elsa Escaffre, Delphine Gibet, Yannick Gomis, Léonor Graser, Agnès Lelièvre, Christine Le Person, Tatiana Marteau, Margaux Nemmouchi, Coline Ohayon, Anne-Lise Ordonez, David Osmont, Aurélie Viel, Christophe Yvetot.

Enfin, merci à l'ensemble de nos partenaires qui rendent ces projets possibles.

À PROPOS

Le **Labo des histoires** est une association à but non lucratif dédiée à l'écriture créative. Depuis 2011, elle propose des ateliers d'écriture gratuits destinés aux enfants, adolescents et jeunes de moins de 25 ans en France métropolitaine comme en Outre-mer. Dans ces ateliers encadrés par des écrivains et professionnels de l'écrit confirmés, tous les domaines artistiques où l'écriture tient une place majeure sont représentés : de la fiction au témoignage, de la poésie aux paroles de chansons, des dialogues de films à la bande dessinée, du slam à l'écriture théâtrale.
En 2022, le Labo des histoires a proposé des activités à plus de 25 000 jeunes sur l'ensemble du territoire français et près de 200 ateliers d'écriture ont été organisés en région Normandie.

www.labodeshistoires.com

LABO DES HISTOIRES NORMANDIE

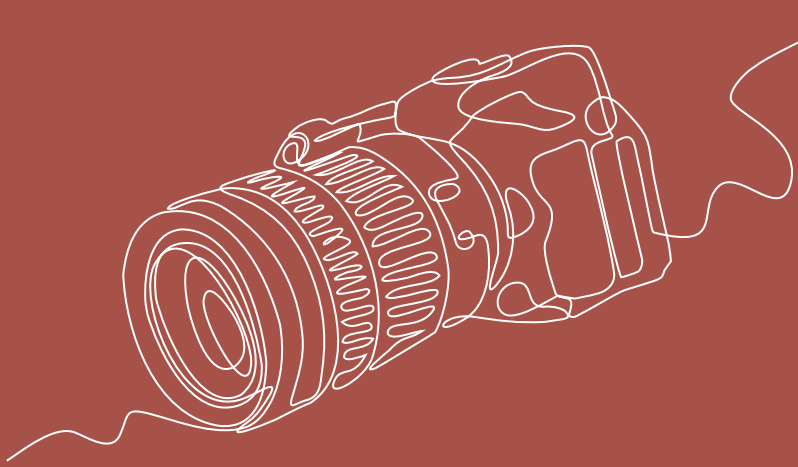
labodeshistoires.com

Bibliothèque Armand Salacrou
17 rue Jules Lecesne - 76600 Le Havre
Directrice d'antenne : Sandrine Deshayes

Coordination du projet et direction éditoriale :
Sandrine Deshayes
Elsa Escaffre
Léonor Graser
Margaux Nemmouchi
Rémy Cortès

Design graphique et mise en page : Tatiana Marteau

Achevé d'imprimé en mai 2023
Sur les presses de l'imprimerie Iropa/Ingénidoc
Saint-Étienne-du-Rouvray



OUVRAGE COLLECTIF

Lycée professionnel Clément Ader - Bernay (27)
Lycée général et technique Delamare-Deboutteville - Forges-les-Eaux (76)
Maison familiale rurale d'Urville-Nacqueville - La Hague (50)
Lycée général et technique Auguste-Chevalier - Domfront en Poiraie (61)
Lycée polyvalent Guillaume le Conquérant, site Guibray - Falaise (14)

AVEC LES AUTEURS

Christophe BOLTANSKI - Sylvain DIAMAND
Nathanaël FRÉROT - Stéphane NAPPEZ - Jean-Pierre PERRIN

RÉGION NORMANDIE
ACADÉMIE DE NORMANDIE
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
NORMANDIE labo des histoires